

69  
1978

**...et tu entends sa voix,  
mais tu ne sais ni d'où  
il vient ni où il va; ainsi  
en est-il de quiconque  
est né de l'esprit. —**

# Le corps et l'esprit

Gabriel Cousin

---

Ses doigts tronçonnés par la scie  
montrent le bonheur

Vieux front scalpé à la perceuse  
il pense à la justice

Jambe coupée aux roues de wagons  
il marche au rang de la Paix

L'œil brûlé par un copeau chauffé au rouge  
regarde l'avenir

Son bras arraché par l'hélice d'avion  
lutte pour la liberté

Sa gorge lacérée aux cuves des acides  
chante l'amour des choses

Ses poumons décomposés à la gueule du four  
respirent la joie du monde

Le visage défiguré par un coup de grisou  
il est beau comme un premier Mai.

COUSIN (Gabriel) (Le Perche, 1918). Gabriel COUSIN est sensible à la fraternité, à la lutte des travailleurs, à leur dignité qu'il exprime en des poèmes parfois âpres, toujours pleins d'humanité (*La vie ouvrière*, 1951 ; *Cartes postales de la paix*, 1953 ; *L'ordinaire amour*, 1957).

# 1er mai

*Francis Vico*

---

« Le mouvement ouvrier a une histoire.  
Il peut faire mémoire. »

Francis Vico est entré dans cette histoire il y a plus d'un quart de siècle, dès les premières années de son ministère, comme tailleur de pierres. Pendant ces années, des centaines de pages de réflexions, d'interventions...

Comment résumer tant de rencontres, tant de recherches ? Voici le 1<sup>er</sup> mai, pour lui, aujourd'hui.

## Les ombres de ce temps-là

1791 : déclaration des droits de l'homme. Mais la loi Le Chapelier du 14 juin de la même année interdit toute vie associative, toute possibilité de coalition, sous peine de prison. En 1794, c'est l'abolition de l'esclavage et, en 1831, les canuts de Lyon s'insurgent. Détresse révoltante. Des hommes, des femmes, des enfants de 5 et 6 ans traités dans des conditions affreuses. Un climat d'insalubrité, le danger des machines, les accidents. Des vies entières à souffrir, à s'user, à dépérir dans les mines, les fabriques, les taudis (1).

### Le temps de vivre

En 1776, dans les ateliers parisiens, les plieuses font grève avec les apprentis et les ouvriers pour réclamer que la journée de travail passe de 16 h à 14 h. En 1788 le directeur de

---

(1) Il faudrait lire les rapports du docteur Villermé 1840. Les Annales de la Charité d'Amilie Michel 1845. Les mines de charbon du 18<sup>e</sup> siècle de Rouff. Nantes en 1855 d'A. Guépin.

St-Gobain obtient de l'archevêque de Laon de faire travailler aussi le dimanche. En compensation, une messe sera célébrée sur le lieu de travail. Les travailleurs malgré la dispersion, l'épuisement, la répression, s'organisent. En Angleterre, en Allemagne, en France, Marx suit les progrès de leurs mouvements et rédige le « Manifeste » en 1848.

## Le temps des cerises

Espérances, utopies de la Commune en ce printemps 1871 ! Le Manifeste de l'Internationale dira le 24 mars : « *Travailleurs, nous avons combattu, travailleurs, nous avons appris à souffrir.* » C'est la Semaine Sanglante. Varlin le relieur est fusillé. C'est le « *Temps des cerises tombant en gouttes de sang* » etc. Thiers, à plusieurs reprises, a refusé aux insurgés l'échange de Blanqui contre celui de Darbois, archevêque de Paris, et de plusieurs prêtres. Il exécute les prisonniers désarmés. Alors la Commune aussi exécute ses otages. En représailles, l'armée tue plus de Parisiens en 7 jours que les Prussiens en 6 mois. 50 000 arrestations, 4 000 condamnés à mort, des milliers de déportés en Nouvelle-Calédonie. Le Mouvement Ouvrier est brisé.

## De Paris à Chicago

En 1876, se tient à Paris le premier Congrès Ouvrier. Première revendication : la journée de 8 h. Une nouvelle étape s'ouvre pour le Mouvement Ouvrier international.

C'est l'époque du progrès scientifique et technique. La vapeur, le chemin de fer, la machine, le télégraphe, les ports, les canaux, les grandes expéditions coloniales. Le 1<sup>er</sup> mai 1886, les ouvriers manifestent à Chicago pour la journée de 8 heures. La police fait 6 morts. Dans le secteur voisin à Millwaukie, 9 morts.

Quelques jours après, c'est une provocation à Middle West ; une bombe explose alors que les grévistes de Mac-Cormic tiennent un meeting. Huit dirigeants syndicaux de la ville sont arrêtés ; ils sont anarchistes. Dans la première formule de célébration, les catholiques s'étaient habitués à dire : « *Memoriam venerationes... Faisant mémoire... Lin, Clément, Corneille, Cyprien, Agathe, Lucie, Agnès, etc.* »... Parsons, Spies, Fisher, Engel furent pendus ; Fielden, Schwab, Neebe sont condamnés au bagne. En 1893, tous furent reconnus innocents.

## **Audaces et hésitations**

En 1891, dans *Rerum Novarum*, Léon XIII affirme : « *Le travail des ouvriers est la source unique d'où procède la richesse des Etats !* ». Il dira aussi : « *Que l'autorité publique intervienne et mette un frein aux excitations des meneurs !* »

Puis il hésitera :

« *Le nombre d'heures d'une journée de travail ne doit pas excéder la mesure des forces des travailleurs.* » En 1892 Monseigneur Ireland archevêque de Saint-Louis U.S.A. (à quelque 300 km de Middle West) déclarait à des étudiants parisiens :

« *Ramener le peuple dans le sein de l'Eglise, gagner le peuple, vous faire peuple vous-mêmes. Vous devez partir sur l'océan de la démocratie qui s'étend à l'infini, devant vous.* »

## **Prolétaires de tous les pays**

« *Un jour viendra où notre silence sera plus puissant que la voix que vous avez voulu étouffer.* » Ces mots gravés sur la tombe de Parsons, Fisher, Spies, Engel nous atteignent aujourd'hui.

A l'initiative d'un métallurgiste de Montluçon, la Fédération des Syndicats décide, en novembre 1888, d'organiser des manifestations pour la journée de 8 h.

Le Congrès Ouvrier Socialiste International réuni à Paris salle Petrelle, puis rue Rochechouart, en juillet 1889, décide d'organiser les manifestations internationales du 1<sup>er</sup> mai 1890. Dornoy intervient lors du vote de la motion. Pour la France, aux côtés de Guesde et de Lafargue du parti ouvrier, le député de l'Allier Thivrier signera au nom du groupe socialiste l'appel international. Déjà aux U.S.A. à Saint Louis, dès 1888 « L'American Federation of Labour » a émis ce vœu.

## **Le muguet rouge**

Les travailleurs sont dans la rue. Défilés parfois joyeux, parfois sanglants !  
Lodz en Pologne, 30 morts !

Au Mexique, à Cuba, des manifestations.

Fourmies en 1891 : 10 morts.

Emile Cornaille a 11 ans ! Félicie Pennelier, 17 ans, portait sur la poitrine son image de première communion !

Des gars et des filles de 20 ans en sang et muguet dans leur sang !

C'est « le muguet rouge ». L'Europe, le Monde bougent.

« Compagnons, le vieux monde bouge.

**Le grand soleil rouge  
Brillera demain !  
Christ au grand cœur  
Mort de pitié,  
Le rachat n'est fait qu'à moitié ! » (1)**

**Le Mouvement Ouvrier a une histoire.  
Il peut faire mémoire.**

## **Les drapeaux de la ville**

A Limoges, le 23 septembre 1895 naquit la « Confédération Générale du Travail ».

Limoges bouge. Les travailleurs montent des Ponts vers la Ville.

G.E. Glancier fait revivre dans la 3<sup>e</sup> partie du « Pain Noir » les manifestations des années 1900.

Cathie, son héroïne, regardant mourir les braises du feu de Saint Jean, ne parvient plus à éprouver les sentiments de son enfance rurale :

*« Ici, le feu, la joie retombaient, d'un coup.  
« Il n'y avait plus que la solitude, la fatigue,  
« le noir de la nuit comme après le claquement des  
oriflammes  
« rouges, le déploiement immense du drapeau noir ! »  
Diversité des socialismes, des espérances, des utopies aussi.*

**Enracinés  
dans un peuple**

Nous sortons de la guerre 39-45. La population a participé à la lutte contre l'occupant. Des chrétiens et des prêtres partagent depuis des années la vie et les espoirs des travailleurs limougeauds. Nous démarrons l'équipe des prêtres ouvriers. Certains logent dans les rues même des amis de Cathie : les Ponts, le Sablard, le Cheval Blanc.

(1) Journal « Le Monde Nouveau » 1<sup>er</sup> mai 1896 : Deux ouvriers du bâtiment chantent, de M. Boulkay.

C'est en 1948 que j'adhère à la C.G.T. Pour la suite, élu au bureau de l'Union Départementale et membre de la commission exécutive de la fédération nationale du bâtiment ; j'assure pas mal de réunions dans le département de la Haute-Vienne. J'entends toujours retentir sur les routes d'hiver, le soir, les sabots des ouvriers carriers de Vayres à quelques kilomètres de La Noaille, le village du « Pain Noir » !

Je revois ce meeting du 1<sup>er</sup> mai à Bellac où nous nous réjouissions des progrès des peuples et de leur union. Et ces réunions syndicales à Sauviat, Pagnac, Peyrat, Châteauponsac, Eymouthiers ! Les compagnons de travail, les débats syndicaux, les meetings, les défilés, les manifestations parfois violentes ! J'ai eu ma ration de coups de matraque ! Et par-dessus tout cela, l'amitié, la chance du partage de notre vie en équipe de prêtres ouvriers.

### **Soulevés par les mêmes espérances**

Lorsqu'en 1954 Rome nous demande de quitter et notre vie professionnelle et notre responsabilité dans le Mouvement Ouvrier, notre équipe livre à l'Evêque de Limoges ses réflexions :

*« Lentement, nos bras et nos mains et nos visages ont ressemblé aux leurs. Nous avons été déchirés des mêmes blessures, soulevés par les mêmes espérances ! » C'est un fait, toute notre vie, notre cœur, ont été transformés jusqu'aux racines. L'Eglise, qui nous a envoyé vivre l'Evangile parmi, pour et avec eux, les travailleurs, sait maintenant « Que nous sommes partis sur cet océan qui s'étend à l'infini devant nous ! »*

### **Bâtisseurs d'une Eglise au loin**

Notre responsabilité, notre souci de servir toute l'Eglise nous font partager parfois au sein de communautés qui restent au port. Nous sommes engagés quand cela est nécessaire dans des opérations de navigation côtière ou de cabotage. Mais notre véritable peuple est toujours au large. Son langage pénètre maintenant toutes les fibres de notre chair. Un long partage avec tant d'amis et tant de questions et le visage du travail qui chaque matin nous guette au pied du lit ont modifié en nous la structure même de la Foi, son langage bien sûr, notre approche de l'Ecriture, le sens et le contenu du salut, le rôle de l'Homme et de son combat. Tout s'est éclairé au long des années et notre sacerdoce s'y est enrichi.

## **Nos yeux voient comme de façon neuve**

Nous avons participé à des rencontres internationales sur les questions ouvrières, sur les questions concernant la Paix et l'Indépendance des Peuples.

Partagé les travaux et les cantonnements des Immigrés à Peyrat ; partagé à Serre-Ponçon avec l'action des travailleurs, la lutte, l'inquiétude des petits paysans, les conflits pour la décolonisation (guerre d'Algérie).

En Charente, la lutte pour la Paix, le désarmement, l'accès à la culture, le dialogue avec les Marxistes. Vécu à Montluçon l'espérance, la force joyeuse de mai 68, les innombrables meetings pour la Paix au Viet-Nam, les comités de défense pour les condamnés de France, vécu avec les associations de Résistants et de Déportés. Œuvré depuis 30 ans pour les détenus de Madagascar, d'Afrique, d'Amérique, de Grèce ; pour l'accueil et la défense des Immigrés. Lutté contre le racisme et pour les victimes du « Printemps de Prague », les internés politiques partout dans le monde et leurs familles (au Chili).

Nos yeux voient comme de façon neuve :

« Des hommes, comme des arbres qui bougent ! » (Marc 8,24)

## **Une solidarité mondiale**

Progressivement, notre vue porte de plus en plus loin et s'adapte pour voir presque l'invisible.

Les appels de nos camarades immédiats de travail n'étouffent pas la voix qui crie d'Afrique, du Chili, de Chine, de Turquie, de Varsovie, de R.D.A., de Pretoria et aussi de l'immense Sibérie !

Le Mouvement Ouvrier a progressé et de l'Internationalisme Européen à l'expérience des Multinationales s'ouvre à une solidarité planétaire.

Tous n'en sont pas encore là !

Mais le chemin que nous avons fait avant Vatican II ; les bouleversements et enrichissements que le Monde et l'Eglise ont partagés depuis ; nous rendent sensibles à l'encyclique de Paul VI.

L'irruption du problème Tiers Monde va remodeler les perspectives du Mouvement Ouvrier. Cela doit lui permettre d'acquérir compétence pour porter avec l'universalisme nécessaire toutes les « Perspectives de l'Homme ». Les chrétiens ont certainement à tenir en son sein un rôle irremplaçable. Le dernier conseil d'A.C.O. de notre diocèse confirme ce point de vue.



## L'espérance du royaume

De 1948 à 1978, des centaines de pages, de rapports, d'interventions, de comptes rendus, de réflexions partagées ! Comment résumer cette accumulation ? Il y aurait tant à dire !

### Dans les ronces de l'histoire

Entre deux postes de nuit, randonnant en vélo, sur les routes de Peyrat j'avais perdu l'évangile qui m'avait servi au séminaire. J'ai retrouvé quelques jours après dans les ronces du chemin la page où était souligné le passage de Matthieu 11, 5. Sur présentation de cette page dans une ferme voisine, une pastourelle me remit le total de la « Bonne Nouvelle ».

Avec maintenant un monde croissant de prêtres, de religieuses, de Chrétiens (particulièrement en A.C.O.) ; c'est l'un des essentiels de la mission de l'Eglise. Etre situé parmi les pauvres, vivre et agir et lutter avec eux ; c'est un service dont bénéficie toute l'Eglise. Les petits, les opprimés continuent dans leur chair l'humilité de Dieu ; ils sont les « Gestes » (Gesta Dei) de son amour !

Cela, nous l'avons découvert et dit et redit ; toute la Bible le crie. C'était le sens d'une intervention à la rencontre nationale des prêtres ouvriers en 1952 puis en 1975 (Masses Ouvrières n° 324).

Pourquoi parmi les pauvres privilégier les travailleurs ? Parce qu'ils sont l'un des lieux où s'élaborent les projets pour l'Homme de demain ; le creuset, la matrice où s'origine sa vision du monde, où se consolide l'incroyance moderne. Et cela interroge au plus haut point notre mission d'apôtres : la Bonne Nouvelle annoncée aux pauvres.

### Devenus autres hommes, responsables avec d'autres

La vie professionnelle nous a « délibéralisés ». Les contraintes, les horaires, nous ont acheminés vers une certaine discipline du comportement. L'expérience du collectif et des responsabilités, la vie militante dans les organisations du mouvement ouvrier nous ont appris à dépasser les humeurs, les caprices et la fatigue. Elle nous a fait découvrir l'importance de l'écoute des autres, de la recherche collective.

Nous acceptons le contrôle et la critique des autres. Cela nous incite à avoir dans l'Eglise une attitude a priori plus constructive, un désir de promouvoir ce qui est possible et bénéfique. Nous devenons solidaires et responsables des mises en œuvre des autres. (Rapport Angoulême 1964).

## **Pour une société de l'Homme**

Vivant en lien avec les militants, nous dépassons un certain ouvriérisme, une attitude de classe fermée. Nous devenons partie prenante des recherches qui se mènent dans la diversité des milieux sociaux :

*« Une classe, une sphère qui ait un caractère  
« universel par ses souffrances universelles...  
« ... qui ne puisse s'émanciper des autres sphères  
« sans les émanciper toutes... qui ne puisse se reconquérir  
« que par le regain complet de l'Homme. »*

*(Contribution à la critique, Marx 1843)*

Le mouvement ouvrier est chargé à long terme de faire advenir une « Société sans classe ».

L'Eglise peut aussi nous demander de contribuer à réaliser un projet universaliste : une certaine forme de rassemblement et de réconciliation possible des hommes.

## **Nous avons foi en l'avenir**

Alors qu'il manifeste devant les portes de la prison de Limoges pour faire libérer les militants incarcérés, le jeune révolutionnaire ami de Cathie est abattu. Au long des années, elle va se recueillir sur sa tombe. Il ne faut pas que le souvenir s'efface. A chaque visite, elle dépose en secret un petit caillou blanc. Savait-elle que c'est un signe de victoire ? Le partage des luttes politiques et syndicales nous confirme dans une certitude : l'homme qui lutte croit qu'il est fait pour vaincre.

Cette intuition retentit sur l'essentiel de notre foi. Nous avons trop tendance à majorer la dimension : sacrifice, sang, Passion et Mort. La victoire, la résurrection du Christ, de son peuple, la maîtrise du cosmos, de l'histoire, le caractère royal de notre baptême ; la constance et l'optimisme du mouvement ouvrier nous y reconduisent sans cesse.

Ils confirment nos cœurs croyants à proclamer :

« *En vérité, Christ est ressuscité,*  
« *La Foi est notre victoire sur le Monde !* »

(Notes 1965 reprises dans Masses Ouvrières, Déc. 75)

Avec les travailleurs, nous partageons la foi en l'avenir.  
Tous hélas n'accèdent pas à cette espérance !

« *Les milliards d'individus qui ont fourni*  
« *la matrice vivante et souffrante, dans cette histoire à la*  
« *fois triomphante et lugubre, ne trouvent pas même la*  
« *moindre place dans ses annales !* »

(Bakounine : Dieu et l'Etat).

A l'heure des meetings, au moment où les cortèges et défilés s'ébranlent, peut-on paraphraser ce que Marx imprégné de Judaïsme présentait du rôle du prolétariat ? Peuple pour libérer les pauvres et les opprimés ; investi d'une mission plus vaste encore : désaliéner l'homme, tout homme ; l'arracher au pouvoir des idoles de l'argent et du profit ; aviver sa faim et sa soif d'être, d'être plus ! L'espérance du royaume ne s'identifie pas exactement, ne se réduit pas à l'espérance des hommes, fussent-ils pauvres ! Nous le savons !... Mais...

Chrétiens nous sommes enracinés dans un mémorial vieux de plus de trois millénaires ! Nous sommes issus d'un peuple d'immigrés, d'asservis, d'humiliés contraints à travailler le jour du Sabbat ! Et notre Pâque s'est accomplie ! Et notre maître a subi le destin réservé aux « meneurs » ! Et il a reçu le signe du vainqueur !

Alors, ne tardons plus, venons rejoindre la requête des hommes, des « fils bien aimés ! ». Ils se sont arrachés aux « ombres de ce temps-là ». C'est parmi eux que nous annonçons « Les merveilles de Celui qui nous a appelés des ténèbres à son admirable lumière ! » (1 Pierre 2,9).

# *La Mission de France*

*Collectif*

---

*Depuis 35 ans, les prêtres de la Mission de France, avec d'autres prêtres, laïcs et religieuses, essaient de vivre et de répondre à cet appel :*

*« Tu iras vers ceux qui ne me connaissent pas ...  
Sois sans crainte, ne reste pas muet ...  
Dans ce monde, un peuple nombreux m'est destiné. »*

*(Actes 18, 9-10)*

*\**  
*\*\**

La Mission de France est faite d'abord d'hommes passionnés par la vie de leurs frères, de leurs compagnons, de leurs camarades, vivant chaque jour le partage de leur travail, de leurs espérances, de leurs luttes, de leurs peines. Ils ont pris parti pour ces compagnons de vie.

Ce sont des hommes convaincus que ces compagnons vivent une espérance formidable, à la dimension de l'espoir scientifique et technique de notre époque.

Ce sont des croyants, nourris par la méditation de la Bible, de l'Évangile et de la Tradition de l'Église. Ils ont été, un jour, saisis par Jésus-Christ ; il est en eux comme un feu dévorant.

Ce sont des prêtres, qui partagent en équipe, avec d'autres hommes et femmes, le désir, le souci et la responsabilité de porter l'Évangile, sans fard et sans relâche, parmi ce peuple nombreux.

*« Peuple inconnu pour nous, mais qui peu à peu se dévoile et se rassemble.. Il nous façonne comme prêtres, responsables de la foi, avant même qu'il n'ait reconnu explicitement le Seigneur. Car la foi, si nous l'avons reçue d'une Eglise déjà rassemblée, c'est bien de ce peuple que nous apprenons à la vivre et à l'exprimer, d'une façon qui le concerne...*

*C'est bien de ce peuple que nous apprenons à vivre en Eglise d'une manière nouvelle, la seule qui pourra un jour être la sienne » (1).*

Cette aventure — ce mot n'est pas trop fort — ne s'arrête pas avec les hommes et les femmes qui la vivent depuis dix, vingt, trente ans.

Nous sommes une quarantaine de jeunes en formation à la Mission de France.

Nous avons le désir de faire partager à d'autres, dans toute notre existence, celui qui nous fait vivre : Jésus-Christ. Ce désir naît sur les chemins où nous marchons avec d'autres jeunes : au travail, en atelier, dans les bureaux et les laboratoires, dans les hôpitaux, dans les quartiers où nous vivons. Il naît aussi des mots nouveaux que crient ou balbutient les jeunes, passionnés ou écoeürés par la marche du monde.

Au rythme de ces pas et au son de ces mots, nous suivons une formation spirituelle et intellectuelle adaptée à chacun, à son passé et aux formes de ministère qu'il devra vivre.

Nous vivons cela en équipe et en communauté pour que chacun puisse prendre en charge le cheminement de tous. Nous tentons de renouveler notre manière de nous référer à l'essentiel, la Parole de Dieu, et de célébrer notre foi. Dans ce temps de travail, de prière et de célébration, nous partageons l'amitié et le compagnonnage d'autres jeunes, certains non-croyants, d'autres interpellés par la liberté de l'Évangile, ou déjà engagés de manières différentes à transmettre la foi.

Ils nous provoquent à vivre jusqu'au bout l'espérance qui est en nous et nous les appelons à inventer ensemble des voies nouvelles pour fonder l'Église par l'annonce de l'Évangile.

Alors, à tous ceux que nous savons déjà en route, ou simplement à l'écoute, nous redisons dans l'espérance :

« Venez, regardez, entendez ! Nous avons trouvé ce que nous cherchions ».

---

(1) Jean Rémond, évêque auxiliaire de la Mission de France.

## ***Les premières années***

Il serait trop long de retracer tout ce qu'ont déjà vécu souffert et espéré les prêtres de la Mission de France et comme eux — avec eux — des hommes et des femmes, pères et mères de famille, célibataires, religieuses. Chacun et chacune pourrait donner le témoignage de ses travaux, de ses recherches, de ses luttes, au-dehors comme au-dedans... Retenons seulement quelques-uns des événements des premières années.

1942, c'est la guerre. Des militants chrétiens, des prêtres, mêlés à tous leurs compagnons de la grande épreuve, sont emmenés en Allemagne pour le travail obligatoire ou la déportation tandis que d'autres sont engagés dans la résistance. Depuis quelques années, la JOC avait redécouvert que le chrétien doit être comme le ferment dans la pâte. Ainsi éveillés à l'Évangile, quelques jeunes, quelques aumôniers entendent le Seigneur passer... dans la bourrasque de l'exode. Juste avant la guerre, quelques rares prophètes avaient pris conscience du « *mur qui sépare l'Église de la masse* », ou de la « *déchristianisation* », comme on disait alors. Ce « *mur* » était la hantise du Cardinal Suhard. Dès 1936, il avait des projets...

Et c'est en 1942, enfin, qu'il parvient à les réaliser : coup sur coup, il crée la Mission de France, et la Mission de Paris. Il confie au Père Augros la fondation d'un séminaire de type nouveau pour former des prêtres spécialement en vue de la Mission. Les volontaires sont nombreux et enthousiastes. Etudes et travaux à l'usine ou aux champs alternent. La rencontre des hommes si éloignés de l'Église et la méditation de la Parole de Dieu, de saint Paul surtout, « *l'Apôtre des gentils* », se fécondent pour faire de ce séminaire le lieu d'un dynamisme étonnant.

Trop de nouveauté scandalise toujours plus ou moins, d'autant plus qu'il y a bien quelques « *bavures* ».

En 1952, le Père Augros est brutalement limogé. En 1953, le séminaire est fermé. En 1954, les prêtres ouvriers reçoivent l'injonction de cesser tout travail professionnel et toute insertion humaine.

Qui dira le drame qu'ont vécu alors la centaine de prêtres-ouvriers de France, et le trouble de tous les jeunes qui se préparaient alors au sacerdoce, à la Mission de France !

Il est vrai que bien d'autres souffrirent de la part de l'Eglise à cette époque. C'était le temps des semailles qui précéda l'annonce du Concile Vatican II.

Paradoxalement, c'est précisément en 1954, grâce à la ténacité de quelques évêques et à la persévérance du P. Perrot qui succède au Père Augros, que la Mission de France obtient de Rome un statut original qui la constitue en « *diocèse sans territoire* » (1) dont les prêtres seront au service de tous les diocèses qui auraient besoin d'eux. Ainsi l'effort entrepris, quoique violemment contré, fut sauvé. La Mission de France pouvait continuer à vivre ce qui faisait et fait toujours sa vocation essentielle : la rencontre de la foi chrétienne avec l'incroyance massive du monde moderne et la fondation d'une Eglise pour ce monde qui vit l'extraordinaire mutation de société que nous connaissons aujourd'hui. Partis des intuitions d'Henri Godin (2) et de la JOC, nous avons peu à peu mesuré la densité de l'athéisme dans notre société. Nous avons progressivement découvert qu'un monde finissait, celui où l'Eglise avait fait ses racines. Nous savons qu'aujourd'hui un monde bien différent fait surface, et que nous avons à entrer dans la nouvelle culture qui surgit pour y inventer les chemins de la foi au Dieu de Jésus-Christ.

Aujourd'hui encore, les prêtres de la Mission de France sont toujours aussi passionnés par l'aventure de la foi. Chemin faisant, ils ont rencontré bien des hommes et des femmes qui cherchent comme eux. Ensemble, ils tentent de regarder vers l'avenir, sûrs que le monde d'aujourd'hui et les hommes qui l'habitent sont aimés de Dieu, comme il en est du monde et des hommes de tous les temps. Avec les jeunes qui entrent, ces années-ci, dans l'aventure, d'autres pages s'écriront encore ... Mais qui sont et que font les prêtres de la Mission de France ?

**Francis Corenwinder**  
**Secrétaire général de la Mission de France.**

---

(1) Un diocèse sans territoire, au sens où cela s'entend habituellement. En effet, la Mission de France est édifée en « *Préature nullius* » avec, comme territoire, une petite commune de l'Yonne, Fontigny, où s'est installé le séminaire de 1954 à 1967 avant d'être à Fontenay-sous-Bois, près de Paris.

(2) Auteur de « *France, pays de mission* » 1942.

## ***Visages de la Mission de France***

Autour du même souci de porter l'Évangile à ceux qui ne le connaissent pas, et d'en vivre avec ceux qui ont commencé à l'accueillir, se développe une diversité de situations, travaux et recherches.

### **Du conducteur de tracteur...**

Dans l'éventail des ouvriers agricoles quelques-uns parmi nous sont embauchés comme tractoristes dans les grandes exploitations des terres à blé de la région parisienne et de l'Aisne. D'autres rejoignent la foule des émigrés employés pour des travaux saisonniers.

### **...au chercheur en sociologie.**

L'évolution du monde rural et son entrée dans une économie de marché font naître à la fois un nouveau type d'agriculture et toute une recherche scientifique sur les mutations des campagnes. Comprendre l'homme, enchevêtré dans un épais réseau de relations nouvelles, affronté à des problèmes techniques, exige le recours aux sciences humaines. Les études et les analyses dans ce domaine de quelques-uns d'entre nous font autorité en sociologie urbaine et rurale.

### **Du « journalier »...**

Dans le monde rural en panne, il y a encore de petites exploitations, dites familiales, qui manquent de bras pour les gros travaux. Et nombre de prêtres dans le Limousin continuent d'être ces hommes de peine pour plusieurs fermes. Ainsi, chaque jour, un employeur différent, une nouvelle corvée... du lundi au samedi.

### **...au technicien d'une coopérative.**

Pour les éleveurs de cette région, il fallait se mettre au diapason du marché international. Le regroupement devenait nécessaire, exigeait des compétences et des services inédits. Quelques-uns d'entre nous ont trouvé un emploi dans ces coopératives de producteurs, où au delà des intérêts économiques, se profile une aspiration humaine : aider les hommes à devenir responsables.



## **Du laveur de carreaux...**

Si on tient à prendre en charge une paroisse, il est difficile de s'embaucher dans les grandes entreprises industrielles. Les possibilités d'emploi sont limitées : manutentionnaire dans un magasin, chauffeur de bus sont des professions accessibles pour des gens sans qualification. Quelquefois même, il faut se livrer aux marchands d'hommes ou aux entreprises de sous-traitances et se contenter de travaux subalternes comme celui de nettoyeur de vitres.

## **...au manoeuvre dans l'automobile.**

Des situations de ce genre sont aussi des choix libres. L'un d'entre nous, ayant une formation technique, travaille comme manoeuvre dans les forges d'une firme de l'automobile. Dans son atelier, microcosme des pauvres, il est le seul Français et ne peut utiliser sa langue maternelle qu'en dehors des horaires de travail.

## **De l'O.S. du tertiaire...**

Les grèves des banques ont révélé à l'opinion publique que l'immense armée des employés de bureau vivait elle aussi une aliénation profonde. Sa froide majesté, l'ordinateur, a bouleversé la tranquillité des ronds de cuir d'hier... Ces nouvelles victimes de la technique, avec des salaires de misère, ne peuvent plus se tenir à l'écart du combat de la classe ouvrière.

## **...aux agents du marketing.**

Vendre devient un acte économique dans nos sociétés marchandes. Les magasins, les grandes surfaces, les centres commerciaux offrent toute une gamme d'emplois fort hiérarchisés et non réservés au sexe féminin. Malgré les ambiguïtés de cette profession, qui crée le consommateur passif, elle présente pour un certain nombre d'hommes et de femmes sans compétence professionnelle un genre d'activités d'accès facile.

## **Du mutisme de l'opprimé...**

La pauvreté aujourd'hui a mille visages : elle est aliénation économique — ségrégation sociale — perturbation de la personnalité. Les travailleurs étrangers, les malades des hôpitaux, et des asiles, les habitants des bidonvilles, les clochards des cités modernes sont tous

des hommes sans voix. Coincés dans le présent et l'immédiat, déracinés de leurs communautés naturelles, ils se projettent dans un avenir sans consistance, dans l'illusion et le rêve.

### **...au cri prophétique de l'artiste.**

Par contre, d'autres, plus rares certes, découvrent dans leur rêve poétique et l'inspiration artistique l'ébauche du monde de demain. Par leur production, leur création (chansons, disques, peintures) ils apportent un peu de soleil dans le tunnel de l'existence humaine, ils illuminent d'une certaine transcendance le ras le bol du quotidien.

### **Du pourrissement sur place...**

La confiance que nous accordent les gens repose sur la gratuité de notre démarche mais aussi sur sa durée. Le partage de la vie des hommes exige une continuité. On n'est crédible que dans la mesure où on refuse l'amateurisme et la fantaisie. X est en Algérie depuis 25 ans, Y dans son village de la Creuse depuis 15 ans... L'enfouissement de la graine évangélique impose cette patience, cette maturation lente.

### **à la transhumance humaine.**

D'autres portent leurs racines dans leurs valises en rejoignant tous les déportés du travail. Ceux qui ont travaillé aux tours de la Défense, au complexe de Dunkerque ou de Fos, et qui sont aujourd'hui sur les barrages du Maroc ou d'ailleurs... Dans l'hôtellerie, après la saison d'été sur les plages, on regagne vite les pistes de ski et les stations d'hiver. Etrangers partout, la profession devient plus qu'une activité, elle est le pôle de relations, le tissu social de ces travailleurs de la mobilité.

### **De la libération personnelle...**

La fine pointe du christianisme c'est le salut des hommes en Jésus Christ. Salut qui tout en s'enracinant dans les libérations humaines, les transcende... Pour le moniteur d'un centre d'handicapés, l'infirmier d'asile ou le psychiatre, c'est à l'intérieur de la complexité de l'homme, qu'ils exercent leur thérapeutique. On ne manie pas l'outil de la psychanalyse avec la même facilité qu'une seringue. La foi du soignant n'est pas plus à l'abri que celle du soigné. L'Evangile apporte-t-il sa contribution originale au dépassement des déterminismes qui emprisonnent les hommes.

## **à la libération collective.**

Etre ouvrier, c'est subir la condition des travailleurs, mais c'est aussi apporter sa part à l'effort de libération entrepris par la classe ouvrière, et pour le croyant c'est encore inscrire la foi de l'Eglise dans cette culture issue du mouvement ouvrier. L'ensemble des prêtres ouvriers est mobilisé pour ce travail d'acculturation de la foi, par le questionnement permanent de l'analyse marxiste, par la tension entre le dynamisme évangélique et l'espérance socialiste.

## **Du travail, partage de vie...**

La prise en compte du sérieux de la vie des hommes nous a amenés à exercer une profession. Cette motivation profonde peut être vécue ici ou là avec des accents différents. En France, dans la plupart des cas, le travail a été, au moins au début, une manière privilégiée de proximité des hommes. Il nous en a en quelque sorte « décléricalisés ». Il a été un repère indispensable dans notre responsabilité pastorale. Beaucoup d'équipes diocésaines font aujourd'hui la même démarche.

## **...au travail, participation au développement.**

Mais, au fil des années, à mesure que l'activité professionnelle prend une certaine consistance, qu'elle introduit dans la densité syndicale, le travail est bien plus qu'un art de vivre le sacerdoce. Il est participation à la construction de l'humanité. C'est notamment sous cet angle que les prêtres de la M.D.F. apportent leur concours aux églises en voie de développement.

## **Des sibéries diocésaines...**

Souvent, nos implantations territoriales dans les diocèses recouvraient des secteurs déchristianisés que l'on nommait communément des « sibéries », espaces d'indifférence religieuse, communes aux mains des partis de gauche. Quelquefois, le secteur confié à la Mission était constitué des communes les moins vivantes de trois ou quatre cantons. Pour éviter une insularisation ces zones ont souvent été rééquilibrées par la suite.

## **aux concertations nationales.**

Redoutée à la base, l'expérience de la Mission de France est souvent sollicitée dans les instances nationales de l'Eglise de France. Nous collaborons au Centre National de la Pastorale Rurale, à l'Enseignement Religieux, au C.N.P.L. (Centre National de Pastorale Liturgique), à la Formation Permanente, etc.

## **Du désert ecclésial...**

Un soir de Noël, une messe de minuit est annoncée. Le prêtre prépare l'autel et attend une heure. Personne n'est venu. C'était il y a dix ans. Cette année, sur ce même secteur la célébration de la nativité regroupe une dizaine de foyers. Mais aucun n'est originaire du pays. Ce sont tous des migrants. Des situations de ce genre sont le lot commun des prêtres au Maghreb.

## **à la prolifération des communautés.**

A Douala (Cameroun) les eucharisties sont vivantes. Elles regroupent des foules. Elles sont animées par des laïcs chrétiens africains. On compte jusqu'à huit chorales, qui se sont organisées sans la tutelle du prêtre. L'imagination est au pouvoir, chaque dimanche on apprend un chant nouveau composé au rythme de l'Afrique. Cette expression liturgique n'est que le reflet de toute une germination spontanée de vie communautaire.

## ***La formation à la Mission de France***

Le ministère confié à la Mission de France l'amène à vivre dans des contextes humains marqués par la pauvreté de culture ou par la rencontre d'autres cultures, par l'exploitation économique et sociale, par les courants de l'athéisme moderne. Il nous faut alors chercher avec patience et fidélité les mots et les gestes pour dire et communiquer notre Espérance.

Fidélité à la foi reçue des apôtres et transmise jusqu'à nous par le peuple chrétien au long de l'histoire.

Fidélité aux aspirations profondes de notre monde, exprimées dans le cri des hommes vers une vie pleinement humaine ou pressenties dans leur sourde protestation contre les conditions de vie qui leur sont faites.

Ainsi nous sommes les hommes de deux pays : celui, premier et originel, qui nous a introduits à la Foi : l'Eglise dans la richesse et la diversité de sa tradition ; celui dans lequel nous vivons chaque jour et pour lequel la foi chrétienne est devenue lointaine ou même, le plus souvent, étrangère.

On pourrait dire, pour prendre une image, que les hommes qui se présentent pour être appelés au ministère à la Mission de France, doivent être « bilingues » : parvenant peu à peu à transmettre dans le langage de leur milieu de vie la foi qu'ils ont reçue dans un langage qui était relatif à un autre monde ou à un autre temps.

Toute la formation est inspirée par cette orientation, et aussi les diverses recherches entreprises en de multiples endroits avec des hommes et des femmes qui partagent le même souci de l'annonce de l'Évangile.

Ce qui vient d'être dit explique pourquoi, dès l'entrée en formation, les jeunes participent en divers lieux aux travaux et à la vie de la Mission de France.

Equipe de référence. A toutes les étapes de la formation les jeunes sont rattachés à une équipe pastorale. Ils en partagent peu à peu les occupations, les difficultés, les joies, les responsabilités.

Ateliers. Un peu plus tard ils sont associés à la réflexion et à la recherche de cette parole de Foi pour aujourd'hui en participant à des « ateliers ». Ces regroupements de prêtres, de religieuses et de laïcs prennent en charge un secteur particulier de la vie ecclésiale en essayant de discerner les chemins de la foi, en la célébrant aussi dans l'eucharistie et la prière. (Salariés agricoles, travailleurs en usine, milieu hospitalier, Tiers-Monde, Travailleurs immigrés, etc.)

Conseil Presbytéral. Chaque étape de la formation est représentée au Conseil Presbytéral : c'est un lieu important d'échange sur la vie de la Mission et il est indispensable que les jeunes puissent entendre les questions posées par les plus anciens et apporter à leur tour la richesse de leur sensibilité et de leur perception du monde moderne.

L'équipe de formation. L'Equipe de Formation est d'ailleurs constituée de prêtres qui sont eux-mêmes engagés dans le ministère vécu à la Mission de France et qui sont témoins de la diversité dans laquelle ce ministère est vécu.

C'est donc tout le corps de la Mission de France qui contribue à la formation des jeunes : c'est une œuvre collective.



La formation s'articule en trois étapes.

● La première regroupe les jeunes qui conservent une activité professionnelle, achèvent un cycle long d'études, font leur service national, etc. Le but de cette étape est d'assurer une connaissance progressive et intérieure du ministère vécu à la Mission de France. On essaie d'y nourrir sa foi par une lecture de la Bible, en prise sur l'existence quotidienne mais faisant intervenir les ressources de l'étude biblique contemporaine. Enfin, à l'aide d'une introduction à quelques sciences humaines, on tente de mieux découvrir les questions qui se posent à la Foi aujourd'hui à partir du terreau même de l'existence de chacun.

● La seconde est plus particulièrement consacrée à la formation spirituelle et théologique ainsi qu'à l'initiation au ministère. Vécue en équipe, dans des appartements sur Paris (pour les urbains) ou dans la région parisienne (pour les ruraux), cette étape de la formation tient compte à la fois de l'histoire et des capacités personnelles, à la fois des exigences posées par le ministère presbytéral aujourd'hui.

On cherche moins à couvrir un programme, qu'à donner à chacun les moyens de réflexion de sa foi au service des hommes auprès de qui il est envoyé. Les cours, les sessions, les travaux de groupe et l'écrit personnel permettent d'aborder les différents aspects du mystère de la foi, du point de vue philosophique, théologique, historique et biblique.

Le plus possible cette formation intellectuelle est faite avec d'autres pour assurer une plus grande richesse des échanges et une interpellation mutuelle plus exigeante.

● La troisième étape enfin engage une formation continue. Aujourd'hui il n'est plus possible de vivre le ministère sans poursuivre un travail de réflexion de fond sérieux en lien avec les questions rencontrées dans la vie du monde et de l'Eglise. Sou-

vent ordonné diacre, le jeune candidat au ministère est nommé dans une équipe pastorale où il achèvera sa préparation au ministère presbytéral, le vivant déjà avec les autres prêtres de son équipe.

\*\*

Responsables de la communion dans la Foi et en même temps de son témoignage en des lieux si divers, les membres de la Mission de France attachent une grande importance à la confrontation fraternelle de leurs vies et de leurs recherches. Cette confrontation trouve son premier lieu d'expression dans l'équipe.

Dès la formation, elle est le lieu majeur de la vie spirituelle non seulement parce qu'elle est un lieu de prière, mais parce qu'elle est cette cellule ecclésiale où s'apprend la responsabilité ministérielle et où chacun revoit la totalité de sa vie devant Dieu.

Il s'agit alors de rendre compte de sa vie aux autres, d'accueillir leurs questions, et cela peut aller jusqu'à refondre les orientations de sa vie en fonction des échanges ou à réévaluer un projet de ministère en fonction de données auxquelles initialement on était moins attentif.

Cette vie d'équipe ne remplace pas mais suppose une forte structuration de la vie personnelle approfondie dans la prière.

\*\*

Vie spirituelle et vie ecclésiale sont aussi marquées par cette sorte de tension qui a été évoquée au début entre la réalité du monde moderne et la réalité de la Foi.

Tout l'enjeu de la formation se trouve résumé ici : pouvoir porter dans la paix cette tension intérieure qui pousse à aller toujours plus loin, à être toujours plus proche des plus loins, mais aussi à creuser les racines de la Foi dans une vie ecclésiale ouverte et accueillante à l'autre.

Les célébrations du groupe des jeunes en formation, comme celles qu'ils animent à l'extérieur, sont l'occasion d'expression de ce mouvement intérieur qui pousse à répondre à l'appel du Christ et qui n'est rien d'autre qu'un amour à partager.

Cette vie spirituelle se nourrit de la fréquentation de témoins de la foi et de mystiques de tous les temps, pour qui la rencontre de l'incroyance, de la souffrance, des problèmes de l'homme, ont été l'occasion d'une révélation, d'un approfondissement et d'un renouvellement de la Foi : St Augustin, St Paul, Ste Thérèse de l'Enfant Jésus, Péguy, Mounier, etc., sont de ceux-là. Mais la rencontre fraternelle de sœurs du Carmel ou de frères contemplatifs est aussi aujourd'hui, dans la vie de la formation, le signe de l'unité de l'œuvre ecclésiale et de son inspiration.



**Eté 1978**

## **Une route pour des jeunes**

- 4 jours de marche en pleine nature.
- 4 jours de partage sur le sens à donner à sa vie.
- 4 jours d'information sur le ministère ordonné.
- 4 jours de lecture de la Parole, de célébration et de prière dans le cadre détendu d'une vie simple.

C'est ce que la Mission de France propose  
aux jeunes gars de 17 à 24 ans :

## **de Pontigny à La Pierre-qui-Vire**

**du mercredi 30 août au dimanche 3 sept.**

Demandez des feuilles d'inscription et des tracts à :

**MISSION DE FRANCE (P.A.M.)**  
**B. P. 124**  
**94120 FONTENAY-SOUS-BOIS**

Depuis 4 ans des jeunes sont en marche vers le ministère  
à la Mission de France.

D'autres sont intéressés par les intuitions qui font vivre  
notre groupe.

*Mais il nous faut être lucides sur les difficultés qu'ils peuvent  
avoir à nous repérer et à nous rencontrer.*

*La route de Pontigny à La Pierre-qui-Vire voudrait être un  
nouveau lieu pour cette rencontre dans le style qui est propre  
aux jeunes.*

Les lecteurs de la *Lettre aux Communautés* sont un des  
moyens de faire connaître cette route.

N'hésitez pas à nous demander le dépliant qui donne des  
détails ou à nous indiquer des jeunes qui sont intéressés ou  
des lieux où nous pouvons la présenter.

*J.-M. Ploux — J.-P. Marchand.*

# Le travail, une question ?

*Jean Toussaint*

---

Jean Toussaint est originaire de Nancy. Après des études universitaires, il a entrepris une démarche vers le sacerdoce. Actuellement, il termine sa formation dans le cadre de la Mission de France, formation systématique qui correspond à la deuxième étape décrite par ailleurs (1).

Premier mai 1978... Fête du travail... Où en suis-je par rapport à la question du travail ?

La « question du travail »... une question ?

Une question pour les millions de gens qui n'ont jamais eu le choix, pour qui il ne s'agit toujours que de subsister, pour qui c'est une question de vie ou de mort ?

Quel travail ?... une question ?

Une question qui ne s'est jamais posée pour des millions de gens ; si elle se pose aujourd'hui, c'est qu'elle est sans réponse, c'est qu'il n'y a pas de travail !

... Me pénétrer de cela, garder à l'esprit le scandale de cette question. Reconnaître d'emblée que cette question est privilège, donc exigence.

Et pourtant la poser, car elle se pose pour moi, car elle se pose pour nous, jeunes de la formation.

Le plus simple c'est peut-être de dire ce que j'ai derrière la tête quand j'en parle, de dégager mes « présupposés », pour y voir plus clair.

---

(1) Voir page 13.

## ● une éducation

Si je remonte dans le temps, je rencontre une première influence, celle de mon milieu familial.

Papa travaillait dans l'industrie comme ingénieur. J'ai certainement été marqué par la vision du rôle social de l'ingénieur sur laquelle il a engagé sa vie. Je crois que cela constituait et constitue encore pour lui un véritable projet, englobant tous les aspects de sa vie, y compris la foi.

Cela m'inspire un profond respect mais un besoin de me démarquer. Profond respect parce que ce qui fait le cœur d'une vie ne se réduit jamais à de simples idées et se partage au delà. Besoin de me démarquer, parce que je ne crois pas au libéralisme économique dans lequel ce projet s'est incarné.

L'influence de mon milieu familial se résume assez bien dans une certaine lecture de la parabole des talents : naître dans une famille riche n'est ni une tare, ni un avoir. C'est un prêt, dont les comptes me seront demandés.

Cela me restera toujours cette image du travail comme quelque chose avec quoi on ne plaisante pas, qui inclut une responsabilité, qui suppose une compétence, qui engage tout l'homme.

## ● une formation

Et pourtant, ma première réaction a été de déconnecter cet enjeu du contenu de mes études. Je suis entré en Faculté des Lettres autant par goût que par désir de rompre avec le milieu technique qui m'entourait. Le travail, c'était loin, le plus loin possible. La vie étudiante faisait un tout qui se suffisait à lui-même. Il serait toujours temps, après, de se « faire récupérer ». Et je savais surtout ce que je ne voulais pas faire.

La question des débouchés devenant plus pressante, j'ai cherché une formation qui me donne en deux ans un passeport pour le marché du travail. Et je me suis retrouvé à Sciences-Po. Par rapport à la Faculté des Lettres, le jour et la nuit ! Tous mes professeurs ou presque étaient cadres supérieurs dans l'entreprise.

Un modèle de la vie du travail nous était proposé : être capable de s'adapter à toutes les situations dans l'entreprise de façon à progresser le plus rapidement possible vers des postes de direction. Le travail auquel nous « jouions » souvent, devenait un monde où il fallait gagner sa place.

## ● des expériences

Durant tout ce temps les contacts avec le travail ne manquent pas, j'en retiens deux exemples :

*été 1972...* Je pédale comme un fou dans les rues du XI<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> arrondissement. Je remplace depuis quinze jours un représentant en vin de chez Préfontaines. Et je n'ai strictement rien vendu. Je suis hanté par l'objectif en chiffre d'affaires qui m'a été fixé, ma prime en dépend...

De retour à l'école, ma proposition de rapport de stage est refusée, une présentation des conditions de vie et de travail d'un petit représentant ne fournit pas une matière suffisante !

*hiver 1973...* La grève des mineurs paralyse Londres à moitié. Depuis 3 mois, je suis manutentionnaire dans un grand magasin. J'y suis parti sur un coup de tête, quitter Paris, quitter l'univers de Sciences Po et vivre comme les copains « mon » voyage. Je travaille surtout avec des Pakistanais et des routards. Pour eux, le travail n'est pas cette inscription dans la société, mais simplement le moyen de continuer la route. Aucune question de promotion ni même de formation. Le refus pur et simple de faire du travail un engagement. J'ouvre les yeux sur des attitudes qui m'étaient complètement étrangères : en faire tout juste le minimum pour la paye en fin de semaine, éventuellement se servir dans les réserves du magasin.

## ● un "boulot"

« Vous êtes l'avenir de la France ».

Après une année de service national, j'ai hâte de travailler. Et... je commence par quatre mois de chômage !

L'ardeur s'émousse vite, et la déprime s'installe. Impression de tromperie. Mon « passeport » ne mène nulle part. Au fil des entretiens et des tests, je vis concrètement le sens d'un mot : « se vendre ».

*Juin 1975...* je suis finalement engagé par une société d'études de marché. Mon travail consiste à exploiter des statistiques de vente pour orienter la politique commerciale de plusieurs entreprises exploitant des magasins de petite ou grande surface. Beaucoup de choses se bousculent dans ma tête lorsque j'essaye d'en parler.

La vie de bureau que je découvre... vie de répétition, scandée par des échéances fixes. Vie de patience où tous les petits gestes

comptent, où il faut savoir prendre le temps de parler du W.E., des enfants, où l'on se connaît beaucoup mieux qu'on ne le soupçonne. Vie hiérarchisée, avec ma difficulté à l'assumer... l'agacement des secrétaires devant mes scrupules !

Vie de déplacements aussi... les kilomètres en voiture, la solitude des chambres d'hôtel, des frais de déplacement quasi illimités, à titre de compensation...

Vie de « contacts professionnels », s'adapter sans cesse à un nouvel auditoire, trouver les mots, les chiffres pour convaincre. Vu la conjoncture économique et la faible croissance de la consommation, les responsables ont un seul souci : accroître la rentabilité des unités de vente. Pour cela, deux moyens : diminuer les frais de personnel et augmenter la rentabilité du produit. Je travaille surtout sur le deuxième point, mais les moyennes que j'utilise, chiffre d'affaires par caisse ou par personne employée... ont une influence directe sur le premier.

Vie de « cadre » enfin... Mon contrat de travail se définit par une fonction à remplir, aucune indication d'horaires, aucune échelle de progression ; je règle mon activité en toute liberté pourvu que j'atteigne les objectifs qui me sont fixés.

Ce qui m'a le plus marqué dans cette vie, c'est l'individualisme, ce que je vais tenter d'illustrer par un exemple. Deux fois par an je me retrouve en face de mon patron pour négocier seul à seul mon salaire. Souvent, je retarde au maximum cette démarche car elle m'indispose profondément, sans que je me l'explique vraiment. Me voici dans son bureau. Nous venons de terminer la publication d'une brochure, un travail laborieux, auquel les douze personnes du service ont collaboré. La veille je rencontrais lors d'une réunion des copains engagés dans une grève très dure. Soudain, je prends conscience d'une certaine absurdité. Face à mon patron, je ne porte rien de collectif, au contraire, il faut que je me démarque, que je « me fasse valoir » ; l'enveloppe d'augmentations dont il dispose est répartie à la gueule, c'est une marge de manœuvre qui lui permet de se concilier les uns et les autres. Je n'ai guère de points de repères, sinon que l'issue de la négociation sera un salaire qui, lui, me définira aux yeux des autres. Et pourtant mon travail se fait toujours avec d'autres... Oui, il y a bien là une logique qui me marque profondément.

## ● un projet de ministère

... Comme si cet élément venait en dernier ! Comme s'il n'avait pas, en fait, déterminé tous les autres ! Au début mon projet d'être prêtre n'incluait absolument pas le projet de travailler. Au contraire. Petit, je voulais être missionnaire ; je crois que cela n'avait rien de très original. J'y voyais une vie extraordinaire, rompant avec des rails bien tracés. Plus tard, après un sommeil de plusieurs années, je ressentais très fort le décalage entre mes pratiques d'Eglise et le message de l'Évangile. Je voulais tout miser sur ce mal de foi, qui me semblait être à la racine du mal de notre société. Tout cela a joué, consciemment ou non, dans mon orientation. Dans le choix des Lettres par exemple, à partir d'une certaine conception « gratuite » des études. Et puis, je suis rentré dans les groupes de formation universitaires. Bien loin d'encourager ma propension au rêve et à la rupture, les GFU m'ont remis le doigt sur la question de la profession avec insistance et fermeté. C'était clairement situé dans la société, en homme, en adulte, que je devais refaire ce choix. Celui-ci ne se situait ni dans un ailleurs, ni dans un demain, mais dans un ici, dans un aujourd'hui. Il me fallait ne pas biaiser, suivre jusqu'au bout une formation humaine, incluant l'exercice professionnel. Je crois que cela a opéré une sorte de révolution en moi, une sorte de réconciliation avec tout ce que j'étais. Cela m'a donné le goût de cheminer avec d'autres à partir de la réalité concrète.

C'est drôle peut-être de faire ainsi la découverte que je peux vouloir être prêtre et avoir une vie ordinaire. Non seulement que je peux, mais que je dois, qu'il y a là un mouvement déterminant et essentiel. Que toute responsabilité passe par une fraternité vécue. Que le dire passe par le vivre. C'est en partie par ce goût retrouvé que je suis entré à la Mission, il me semble que je peux y continuer à le vivre.

Voilà, quand je parle aujourd'hui, tout cela résonne. Résonne comme une série de logiques qui interfèrent. Comme une série de fidélités et de ruptures, avec de nombreux visages par derrière.

Pourquoi le travail ? A la limite cette « question » ne se pose plus. Je ne compte pas « passer au houlot » avec toute la signification historique de cette expression. J'en viens et j'espère bien y retourner. Dans un cadre précis, par rapport à une situation précise, cette question peut très bien par contre se poser à l'envers : Pourquoi ne pas travailler ? C'est elle qui s'est posée à moi

en septembre dernier lorsque je suis rentré en formation systématique, et que j'ai arrêté le travail. Tous les copains pourraient dire avec moi le creux au cœur que cela provoque. Ce creux, je le vis comme une étape où se noue mon projet, mais aussi comme étape provisoire.

Quel type de travail ? C'est là que la « question » évolue beaucoup pour moi. Je ne peux plus la poser comme si ma vie comportait deux pôles, un pôle professionnel et un pôle ministériel, pôles étanches ou autonomes. En ce sens je vis une double rupture. Rupture avec une simple logique naturelle, celle qui m'a poussé à être cadre dans la société de consommation. Rupture avec une logique strictement personnelle, dorénavant « mon » projet s'intègre dans un projet beaucoup plus vaste, que j'ai aussi à recevoir. C'est ce que j'ai essayé d'exprimer concrètement dans ma vie en prenant quelques heures de travail comme simple vendeur à la Samaritaine.

Notre dialogue sur ce point se poursuit à l'intérieur du groupe de formation. Vu notre diversité et les étapes différentes auxquelles nous nous situons (et je signale à ce sujet que je suis loin d'être représentatif !) Ce dialogue n'est pas facile. Mais son enjeu est important, si nous ne voulons pas constituer la simple juxtaposition de cas particuliers. Il doit s'étendre toujours plus à l'ensemble de la Mission, qui, pour sûr, ne se reconnaît pas toujours dans les jeunes, il doit s'étendre plus largement encore. Je souhaite que le travail reste pour nous ce qu'il est pour la plus grande partie des hommes, une partie déterminante de leur vie, un lieu qui demeure, en creux ou en plein, le lieu d'une possible libération et transformation de notre Société.

# D'un continent à l'autre

Francis Corenwinder

---

En avril 1977, les équipes d'Afrique Noire se sont rassemblées pour une session de quatre jours à Victoria, à 80 km de Douala (Cameroun). Deux prêtres africains, l'un Camerounais, l'autre Zaïrois, ont participé à la réflexion commune. Leur présence a été très précieuse. Un ami espagnol marié à une Camerounaise s'était également joint au groupe. Pierre Moreau et Francis Corenwinder étaient présents aussi.

Les quelques pages qui suivent ne sont pas un compte rendu de tous les échanges qui ont eu lieu. Elles regroupent seulement, sous quatre têtes de chapitres, quelques éléments du débat. Ceci voudrait inciter au dialogue.

## I. — Foi et Cultures.

Voici les questions de l'un des amis africains : le christianisme est venu en Afrique porté par les Blancs, par la culture des Blancs. Il impliquait l'abandon de la culture africaine, comme modèle inférieur. Aujourd'hui retrouvant la possibilité de nous exprimer dans notre propre culture, nous sommes acculés à une double question :

● Quand un Africain devient chrétien, à *quoi doit-il renoncer* ? Car la Foi en Jésus-Christ se vit dans une rupture en même temps qu'elle se vit dans une continuité. La rupture ne consiste sûrement pas dans la conversion à une autre culture ? Mais avec quoi faut-il rompre ?

● Et d'autre part si, comme nous le croyons, un Africain peut être sauvé à partir des valeurs propres qu'il porte, *que lui apporte le christianisme* ? Ce qu'une étudiante zaïroise, qui a reçu une éducation chrétienne (parents chrétiens) formulait ainsi : « avant que les Blancs ne viennent avec le christianisme, on était bon aussi ».



Un ami espagnol, marié à une Camerounaise, interroge : peut-on vivre longtemps de la foi sans rejoindre la vérité de sa propre culture ? « J'ai découvert en Afrique que beaucoup de choses apprises jadis étaient relatives, et qu'elles peuvent être vécues autrement, dans une autre culture. Mais la foi a besoin de s'exprimer à partir de ce qu'on est, à partir de nos racines. J'ai besoin de retourner de temps en temps à ma propre culture pour exprimer ma foi, et ma femme camerounaise ressent aussi ce besoin de l'exprimer, au moins de temps en temps, dans sa langue et à l'Africaine, même si notre enrichissement mutuel dans la Foi est certain. »

Que mettons-nous sous le mot « culture » ? (1). La culture, c'est ce qui fait mon univers mental : la langue y a une grande importance. Dans une langue étrangère, en employant les mêmes mots on parle souvent un autre langage que l'interlocuteur issu d'un autre univers.

La culture fait aussi référence à un groupe : ce sont les relations qui nous ont fait tels. En Afrique, l'emprise du groupe est si grande qu'elle va jusqu'à remettre en question la foi du converti qui a cheminé hors de son groupe, à remettre en question sa manière de vivre.

L'exemple de la polygamie est significatif : le mystère de communion entre le Christ et l'Eglise ne pourrait-il être représenté aussi par la vie de famille selon la tradition africaine, qui n'exclut ni l'amour, ni le dévouement et met en valeur la vie communautaire ? La monogamie et la polygamie sont des faits culturels. Est-ce la foi qui exige une rupture sur ce point particulier ? (cf. La Foi d'Abraham, etc.).

S'il est vrai que l'adhésion à Jésus Christ appelle à rompre avec la mentalité du « monde », comment cela sera-t-il manifesté dans un univers africain ? Ce discernement exige d'y être enraciné... La foi ne peut survivre longtemps sans rejoindre la vérité de sa propre culture. Et aussi : « Il faut des groupes de même culture, car je ne peux vivre ma foi tout seul. » C'est sur ce fond de tableau des différences culturelles qu'est venue la question suivante.

---

(1) On trouvera plus loin quelques éléments de travail sous le titre « Propositions sur la culture ».

## II. — Qu'est-ce que l'Eglise africaine attend des Eglises européennes et des prêtres étrangers en Afrique ?

Les réponses des deux amis africains peuvent se présenter ainsi :

L'Afrique attend surtout que le christianisme soit vraiment vécu par ceux qui l'ont apporté. (Responsabilité des Eglises d'Europe par rapport à pays développés / pays sous-développés, etc.). « La responsabilité des Blancs reste très grande. » « Ils ne savent pas, il ne se rendent pas compte, tellement ils sont dans le système. Ils ne savent pas comment fonctionne la coopération, le système commercial. »

Qu'on reconnaisse aux Eglises africaines leur capacité à formuler la foi selon leurs schèmes mentaux et leur « sagesse » (La « sagesse de mon peuple »), proverbes, coutumes, légendes..., et qu'elles puissent proposer l'expression de leur foi à la Foi universelle, ce qui suppose échanges et collaboration.

Que les prêtres étrangers sachent distinguer ce qui est de leur civilisation et ce qui est de la Foi : on vous demande d'apporter l'esprit chrétien, mais pas un ensemble de jougs qui sont venus avec ; par exemple : nous sommes de rite latin, pourquoi le rite oriental n'a-t-il pas été proposé... ? Or nous ne sommes ni latins, ni orientaux...

Et surtout qu'ils présentent le christianisme qu'ils vivent comme une expérience d'Eglise dans un temps déterminé, qui n'exclut pas d'autres expériences. « Tout ce qui est expérience d'Eglise valable est un patrimoine commun. » Mais aucune forme n'épuise le mystère du Christ. Ainsi, autre exemple, les 3 vœux reconnus par l'Occident comme la base de la vie religieuse : ils n'épuisent pas les béatitudes et laissent la place à d'autres recherches...

Ceci exige que nous vivions notre christianisme, les uns et autres, de manière réflexive, et que l'échange soit instauré entre les diverses recherches théologiques, sans être obnubilé par la peur du schisme.

(L'Allemagne invite tous les ans des représentants des églises d'Afrique, d'Asie. Les Allemands, même simples chrétiens, commencent à croire à l'échange possible, réciproquement.)

Nous sommes convaincus que la foi n'est pas la théologie. Le pluralisme théologique est possible.

Nos amis africains attirent particulièrement notre attention en nous mettant en garde contre ce qui, sous prétexte de couleur africaine, serait une présentation du Christ au rabais. Ce n'est pas le rôle des Européens de chercher l'africanisation. On leur demande seulement de vivre le véritable Esprit du Christ. (Par exemple, très grande réserve pour l'effort entrepris au Nord Cameroun par un évêque blanc pour un nouveau style de formation du clergé, sur le tas...)

Ils refusent le cloisonnement : une originalité propre, demandent-ils, mais accompagnée de la connaissance de ce qui se fait ailleurs.

Ils se hérissent devant l'utilisation de situations ou d'initiatives prises ici pour faire avancer des idées en Europe, par exemple au sujet d'un sacerdoce marié ou des Makembi qui sont des laïcs chefs de communautés chrétiennes.

### **III. — Que signifie en Afrique le ministère tel qu'il est vécu par des prêtres de la Mission de France ?**

Il faut dire que bien souvent les prêtres exerçant une profession sont difficilement admis par les évêques et le clergé. Le partage de vie non seulement n'est pas perçu comme nécessité, par des prêtres restés proches de leur racines (liens familiaux, etc.), mais il est perçu par les évêques comme un risque réel ; à savoir que les prêtres africains prennent des professions pour gagner de l'argent, car ils ont souvent des charges de famille assez lourdes : scolarité de neveux et nièces, soutien financier à la famille, etc. Il est en effet de règle que celui qui a une situation doit aider les autres à vivre. Le travail n'est pas alors voulu comme moyen de présence et de solidarité avec le peuple.

Cependant certains accueillent très favorablement la manière dont les prêtres de la Mission de France vivent leur ministère. Je cite aussi fidèlement que possible quelques réflexions faites par l'un des prêtres africains présent à la rencontre :

« Pour nous, la M.D.F. c'est providentiel... Votre démarche est prophétique ! Au moment où on a fait les options d'africanisation avec la volonté de dégager les prêtres du temporel, en donnant des ministères aux laïcs (Makembi), en favorisant la place des petites communautés et en rejetant les paroisses de type « mission » (structures matérielles très importantes), se pose la question : « Que restera-t-il au prêtre ? Quel sera son rôle précis ? » Voilà que vous proposez d'autres formes au ministère. Vous manifestez un pluralisme de vie sacerdotale. Mais il faut que je vois, avant d'œuvrer dans ce sens, ce qui fait encore une vie de prêtre. De là vient mon intérêt pour la M.D.F. Et, reprenant son thème favori : « toute expérience d'Eglise valable est un héritage commun », il dit : « l'expérience M.D.F. est déjà un héritage commun de l'Eglise ».

En particulier, ayant une conscience très vive de la rencontre en train de se faire entre l'Afrique et le monde moderne, il voit bien que des questions vont se poser de plus en plus à la foi vécue souvent de façon très traditionnelle. Constatant que l'esprit scientifique gagne les cadres, que les moyens techniques modifient en profondeur les modes de vie, que les étudiants, les lycéens posent les mêmes questions qu'en France (1), il dit : « Il se trouve que vous, prêtres M.D.F., avez déjà opéré une synthèse entre le monde technique et la foi... Ce que vous faites, vivre votre foi dans les milieux de travail, là où les Africains cherchent à réaliser le développement moderne des pays africains, est capital. Je souhaite qu'il y ait beaucoup d'experts chrétiens qui par une foi vécue montrent qu'ils ont fait une synthèse au niveau de leur formation humaine. » (Plusieurs ont noté que s'il importe d'être présent là où la mutation de société est la plus perceptible, il serait urgent de se mobiliser dans le rural, et pas seulement dans les grandes villes.)

Une dernière note à propos du type de ministère M.D.F. : Ce ministère n'est compréhensible que s'il est vécu en communauté. Les situations « individuelles » posent problème dans la mesure où elles sont vues comme « solitaires » : « En Afrique, nous tenons beaucoup à la solidarité. Il faut sauver l'élément commu-

---

(1) Pour montrer à quel point les mentalités des jeunes d'Afrique sont proches de celles de France, voici les points abordés dans une conversation avec une étudiante de famille chrétienne :

- Avant les Blancs, on était bon aussi !
- Pourquoi vous privilégiez Jésus-Christ ?
- Rejet de toutes les règles imposées, et qui ne correspondent à rien de valable.
- Rejet de la prière, telle qu'on la lui a apprise.
- Chrétiens et communistes, pourquoi ça s'oppose ?

nauté dans la mise en œuvre du ministère M.D.F. en Afrique. » Il faut des liens avec une communauté, avec l'Evêque, avec d'autres prêtres (y compris ceux qui vivent différemment) : c'est seulement ainsi que votre expérience vécue devient responsabilité vécue du prêtre. « Il faut une responsabilité pastorale confiée, même si elle n'est pas localisée. »

Le lien avec l'Eglise, une responsabilité pastorale partagée, semble être une question très liée à celle d'une vie de communauté. Et, de fait, ce souci est très présent aux prêtres M.D.F. en Afrique. L'idée d'une équipe de recherche entre prêtres et religieuses qui travaillent avance rapidement dans plusieurs équipes.

#### **IV. — La responsabilité des Eglises africaines et européennes dans le développement.**

« Au-delà des valeurs africaines (un sens communautaire de la propriété, un sens de la famille très fort et pas limité à un couple et leurs enfants, un amour de la nature, une conception du chef qui a un rôle de père, etc.), il y a un code de société africaine qui fonctionne pour le monde connu jusqu'alors (pour le mariage, la mort, la propriété, etc.). Mais le monde moderne crée d'autres relations : l'argent est au cœur de ces relations. Et cela n'est pas intégré dans le fonctionnement social... »

Ce serait l'une des tâches de l'Eglise, de voir comment intégrer des éléments nouveaux dans la tradition qui règle la vie africaine. (Inventer des systèmes de prêts à des villages, et non pas à des individus, par exemple. Etc.) « L'Eglise doit faire en sorte que, dans le développement, l'homme ne devienne pas de plus en plus étranger à l'autre », disait l'un des prêtres africains. Un système d'allocations familiales doit-il par exemple ne viser que les enfants du mari et de sa femme, alors que le modèle de famille n'est pas la famille individualisée, comme en Occident ; alors que la famille africaine donne le sens d'un bien plus grand partage. Etc.

Coller à l'évolution du pays, pour aider à maîtriser le développement et à éviter les pièges de la société occidentale. Mais la dépendance technologique, financière, psychologique reste forte par rapport au modèle occidental. L'Afrique semble prise

dans la spirale d'un développement à l'occidentale : la civilisation africaine parviendra-t-elle à sauver ses valeurs ?

Voici quelques points retenus d'une conversation avec Mgr Zoa, archevêque de Yaoundé :

« L'espérance chrétienne, c'est du vent si elle n'habite pas un espoir humain concret. » Il dira cela plusieurs fois. Il a la volonté de mettre l'Eglise au service des pauvres. Il est, en particulier, très soucieux des zones rurales de son diocèse, qui ne profitent pas des efforts de développement du pays. Tout est investi au niveau des villes (Douala, Yaoundé...). L'Eglise doit être une église de l'action. Pas possible de vivre l'Évangile autrement qu'en mettant toutes ses ressources au service des populations pauvres de la campagne, en particulier. Ça, c'est l'Évangile... Donnez-moi des hommes qui ne soient pas que des techniciens, mais qui ont l'esprit que vous avez. »

Si l'un des prêtres africains participant à la rencontre insistait à juste titre pour que nous vivions le christianisme de manière réflexive, Mgr Zoa insiste — ce qui n'est nullement contradictoire — pour que l'Eglise vive l'Évangile en se mettant résolument au service du développement, surtout en rural (pour une Eglise de l'action).

Il faut aussi insister sur la responsabilité des Eglises d'Europe en regard des causes qui engendrent le sous-développement, tant sont grandes l'inconscience et la méconnaissance de ces problèmes dans les Eglises des pays européens.

\*\*

Les amis africains et ceux d'entre nous qui vivent avec eux auraient sans doute beaucoup de choses à ajouter, beaucoup de nuances à apporter. Alors il reste à saisir les occasions de pouvoir les rencontrer...

# Perspectives de développement :

## “ Nouvel ordre économique international ” ou “ redéploiement industriel ” ?

*Pierre Judet (1<sup>ère</sup> partie)*

---

Pierre Judet, après un séjour au Maghreb, travaille en France comme économiste. Ses travaux sont toujours orientés par les problèmes des pays en voie de développement et en particulier par la relation entre ceux-ci et le redéploiement industriel des pays développés. Les réflexions qui suivent sont un apport livré lors d'une rencontre des ateliers (Mission de France) du Tiers Monde et des Emigrés. Elles sont aussi un tremplin vers les « Journées de juillet 78 », poursuite de la confrontation entre équipes de France et équipes du Tiers Monde (cf. L.A.C. n° 68).

Dans ce numéro on peut lire la première partie de son étude. Les deux autres aspects seront publiés dans les numéros suivants.

Les problèmes du Tiers Monde sont de plus en plus imbriqués avec nos propres problèmes : les disparitions d'emplois, dans une série de branches de l'industrie européenne et de l'industrie française dans le textile, dans la confection, dans le cuir (chaussures, par exemple) sont très significatives de l'étroitesse de l'imbrication qui s'est réalisée entre les activités des économies lointaines : asiatiques, sud-américaines ou africaines, et nos propres économies. Il est maintenant clair qu'il y a une relation directe entre ce qui se passe en Corée du Sud, à Taiwan, à l'île Maurice, ou en Bolivie d'une part et dans la bonneterie de Troyes, dans les textiles et la confection du Sud-Ouest ou du Nord, d'autre part.

Dans cette perspective, trois points seront successivement abordés :

- un premier point retraçant de manière rapide « les représentations successives du développement et du sous-développement, au cours de la période qui s'est écoulée depuis la dernière guerre mondiale »,
- un deuxième point amorçant une réflexion sur le « Nouvel Ordre Economique International » et sur le « Redéploiement industriel »,
- un troisième point proposant enfin quelques thèmes de réflexion sur le transfert des techniques.

## DE L'AIDE AU TRANSFERT DE TECHNIQUES

Monsieur W. BRANDT qui préside un petit groupe de « sages » rassemblés pour élaborer une réflexion nouvelle sur le développement et le sous-développement, a déclaré récemment qu'il fallait définitivement rayer du vocabulaire l'expression d'Aide au développement (1). On déduit de cette déclaration que l'évolution dans la manière d'aborder ces problèmes a été très rapide puisque pendant très longtemps et jusqu'au début des années 1970 on a mis fortement l'accent sur l'aide, une aide qui était réputée représenter une contribution vitale pour les pays nouvellement indépendants.

La plupart des économies de ces pays ont en effet été façonnées par les relations inégales entretenues dans le cadre du pacte colonial en Asie, en Amérique Latine, en Afrique, et plus près de nous en Méditerranée où on a fabriqué des vocations — ou ce qu'on a appelé par la suite des vocations — agricoles et minières à la Grèce, à la Turquie, à l'Egypte, à l'Algérie, à la Tunisie. L'Egypte est devenue fournisseur de coton, l'Algérie et la Tunisie sont devenues fournisseurs de phosphates et de minerais de fer, de vin, d'agrumes, etc.

Cela visait à satisfaire des besoins des économies les plus industrialisées, au détriment des cultures vivrières, des rations alimentaires et de la subsistance des populations locales. Il semblait naturel que les choses se passent ainsi puisque l'ensemble des activités mondiales étaient aménagées et réparties à leur profit par les centres industrialisés dominants.

---

(1) Propos rapportés dans le journal « Le Monde ».



C'est au cours de la Seconde Guerre mondiale que fut posé le problème de la reconstruction, non pas des pays ayant souffert du pacte colonial, mais des pays dévastés par la guerre, en particulier des pays du sud-est européen, tels que Roumanie, Bulgarie, Hongrie. Les premiers ouvrages sur l'industrialisation sont sortis à cette occasion dans les années 1943-44. L'un d'entre eux a été écrit par un américain, Monsieur MANDELBRAUM. Il traitait de la reconstruction et de l'industrialisation de cette zone, mais sans se préoccuper du tout, directement, des économies africaine, asiatique ou sud-américaine qui demeuraient dans l'orbite coloniale.

A partir des années 1950, l'indépendance d'une série de pays asiatiques et africains a posé le problème en des termes nouveaux. Ces pays, une fois leur indépendance acquise, ont dû entreprendre la construction d'un état national ; ils ont également dû aborder les problèmes posés par leur développement économique. Ces pays émergeaient de l'orbite coloniale ; ils étaient encore impliqués dans des relations aussi étroites qu'inégales avec les anciennes métropoles. C'est dans un tel contexte qu'a fait son apparition et que s'est développée une *problématique de l'aide*.

L'aide consistait en un apport externe d'enseignants, de techniciens ; mais l'aide, c'était avant tout *un apport de capitaux*. Toute une littérature s'est développée à la fin des années 1950 et au début des années 1960 dont le thème central était le suivant : il existe un rapport que l'on peut déterminer entre le surplus de production souhaité et projeté, et les capitaux nécessaires pour l'obtenir. Le problème est de mobiliser et d'affecter un volume de capitaux suffisant. Il faut à cet effet effectuer des prélèvements sur les économies les plus riches pour les mettre à la disposition des économies les plus défavorisées, de celles qui sont en retard. Le *retard* est un autre thème qui apparaît également à cette époque : un retard à *rattraper* ; et qu'il faut rattraper par *étapes*.

C'est pourquoi, on discute, à l'époque, des *étapes de la croissance*. On met l'accent, dans le cadre de schémas généraux de développement, sur des secteurs considérés comme prioritaires en particulier par la Banque Internationale pour la Reconstruction et le Développement (B.I.R.D.) : infrastructures (routes, ports, chemins de fer), éducation et agriculture. La conviction est alors encore largement répandue que les économies qui ac-

cèdent à l'indépendance ont une vocation agricole, d'où l'objectif : passer, grâce à une politique de mécanisation, de construction de grands barrages et de périmètres irrigués, d'une agriculture traditionnelle (arriérée) à une agriculture moderne.

Ce n'est que plus tard, à partir des années 1960-65 que commence à être revendiquée et affirmée la nécessité de l'industrialisation. Car l'agriculture ne crée pas suffisamment d'emplois ; l'agriculture a même tendance à évacuer une partie de sa population vers les villes. Il faut donc industrialiser, en commençant par les biens de consommation courante puis, en remontant, par les biens intermédiaires et les biens d'équipement. C'est le processus d'industrialisation par substitution d'importation. Mais on s'aperçoit que le « marché » est limité et que le processus bloque. On se tourne alors vers un autre schéma d'industrialisation : l'industrialisation tournée vers l'exportation, en direction des grands marchés mondiaux : européens, américains, japonais...

D'autres par contre, largement situés à contre-courant, estiment qu'il faut industrialiser ni dans une perspective de substitution à l'importation, ni dans une perspective d'exportation, mais plutôt avec la volonté de faire de l'industrie la base d'un processus *de développement autocentré* : un processus qui intègre l'entière économie, y compris l'agriculture.

Le thème de l'industrialisation a d'ailleurs tendance à prendre la première place dans le cadre du grand mouvement international de discussions et de revendications qui s'est amplifié au cours de ces dernières années et en particulier depuis l'augmentation du prix du pétrole. La conférence tenue à Lima en 1975 a affirmé le droit de chaque pays, à la fois, à la récupération et au contrôle de ses richesses naturelles et à l'industrialisation, c'est-à-dire à la transformation et à l'intégration nationale de ces mêmes richesses.

Mais de plus en plus, qui parle d'industrie, parle de technique (ou de technologie). Techniques et technologies sont aujourd'hui au centre de la littérature, sur le thème du « *transfert des techniques* ». Les pays sous-développés sont dépourvus de techniques (sous-entendu : efficaces, performantes) ; les pays industrialisés, même s'ils manquent de pétrole, disposent de techniques qu'ils mettent en œuvre à travers des machines et des systèmes de machines. Les techniques doivent donc être transférées des pays industrialisés vers les pays sous-développés.

Il y a vingt ans, il fallait transférer des capitaux ; aujourd'hui il faut transférer des techniques. La C.N.U.C.E.D. se préoccupe de faire adopter un « Code de Conduite pour le transfert des technologies ».

Au moment où l'accent est mis sur les techniques, où en est-on avec les capitaux ?

On sait que de vastes capitaux ont été dégagés à partir de l'augmentation du prix du pétrole au profit des pays producteurs de pétrole. La simple observation révèle que les fameux surplus pétroliers échappent largement aux pays pétroliers, mais qu'ils sont canalisés et « recyclés » par les circuits habituels, sous la forme habituelle des monnaies dominantes : dollar, deutschmark, yen et à travers l'instrument habituel des grandes banques internationales. Les grandes banques internationales, ce sont six ou sept très grandes banques, quarante-cinq grandes banques et deux cents banques satellites, essentiellement américaines, disposant grâce à leurs succursales anglaises du savoir faire de la place de Londres, mais aussi allemandes, japonaises et autres européennes.

Les banques recyclent les pétrodollars, c'est-à-dire qu'à partir des richesses dégagées par le pétrole, elles proposent des prêts à ceux qui en ont besoin : à tous les pays en mal de capitaux, en particulier aux pays en voie de développement. Il y a vingt ans, à l'époque de l'aide, les gouvernements des pays industrialisés et les organisations internationales étaient les principaux prêteurs. Aujourd'hui, les prêts bancaires ont tendance à prendre la première place : ceux qui prêtent prétendent contrôler l'utilisation de leurs prêts et définir les conditions de cette utilisation. C'est un des aspects du problème actuel de l'endettement.

Un endettement qui croît au fur et à mesure que le processus d'industrialisation se développe. Car, le transfert des techniques, comme on pouvait s'y attendre, est coûteux : un volume de plus en plus massif de capitaux est nécessaire pour mettre en œuvre les techniques chèrement achetées. La distribution des capitaux dépend de plus en plus étroitement des circuits bancaires.

Des capitaux aux techniques, des techniques aux capitaux, le cercle semblait bouclé autour de la mise en œuvre du processus d'industrialisation, quand reviennent au premier plan les problèmes de l'agriculture. Tandis que le prix du pétrole augmentait

de 4 à 5 fois, le prix du blé augmentait, de son côté, de 3 à 4 fois ; si bien qu'on évoque depuis quelques années « l'arme du blé ».

De nombreuses économies sont en train de s'apercevoir que l'agriculture est devenue leur point faible : certains pays pétroliers ont dû consacrer un tiers de la valeur de leurs exportations de pétrole pour importer du blé et des produits alimentaires. On constate également que, tandis que la population paysanne représente en moyenne plus de 50 % de la population des pays sous-développés, la contribution de l'agriculture au produit national de ces mêmes pays est parfois inférieure à 10 % des besoins alimentaires de la population.

En se souvenant, d'autre part, de l'échec de la « Révolution verte », on est mis devant une évidence : un certain type d'industrialisation ne semble pas en voie de résoudre — comme on le pensait un peu vite sans doute — les problèmes fondamentaux des économies sous-développées. Les problèmes de l'agriculture reviennent, en effet, en « force », non résolus. Les problèmes de l'agriculture, cela veut dire à la fois la nourriture des populations, mais aussi, l'intégration des paysans — qui constituent la masse de la population — dans le processus de développement et de modernisation.

# Vivre selon l'esprit

Marcel Massard

---

Depuis de nombreuses années, des chrétiens, prêtres et laïcs, ont participé aux grandes expéditions antarctiques, dont plusieurs prêtres de la Mission de France. L'un d'entre eux y travaille encore après avoir déjà fait plusieurs campagnes dans ces régions.

Revenus en Métropole, ces hommes avec leurs familles poursuivent les réflexions amorcées dans cette expérience particulière qui est celle d'un groupe d'hommes soumis pendant de longs mois à la dure loi de l'hivernage.

Au cours de l'une de leurs rencontres, Marcel Massard, anthropologue et théologien à la Mission de France, est intervenu sur cette réalité si mystérieuse et si centrale : Vivre selon l'Esprit. N'y a-t-il pas à chercher dans une telle réflexion cet « art de vivre » tant désiré et pourtant si difficile à trouver ?

Vivre selon l'Esprit... une petite phrase qui voudrait signifier la véritable mesure de notre vie : mesure qui nous échappe et qui ne cesse en même temps de nous solliciter. Nous allons simplement essayer d'en approcher le sens.

Etre chrétien c'est sans doute apprendre à vivre à partir d'un Autre et pour un Autre : Celui que nous nommons Dieu et plus intimement : « Père ». Jésus-Christ est le témoin par excellence de cette vie relationnelle — « le Témoin fidèle » (Apoc. 1,5) : il est à partir du Père et il vit pour le Père, il vient du Père et il retourne au Père (par ex. Jean 8,14 — 8,42 etc.) — Il est à partir de..., il est pour... ; il vient de..., il va vers... Il est finalement cet homme dont toute la vie a consisté à faire la volonté de cet Autre qu'il nomme « Abba », Père : « Père, non pas ce que je veux, mais ce que tu veux » (Marc 14, 36).

*En Jésus-Christ nous découvrons la relation au Père. Cette relation l'a conduit à l'obéissance jusqu'à la mort de la croix, elle nous découvre l'Esprit dont il a vécu sur notre terre, l'Esprit*

*dont il vit présentement dans la gloire* : l'Esprit d'amour où l'accueil de la volonté de l'Autre devient l'expression même de la volonté personnelle, l'Esprit qui est échange réciproque, don, l'Esprit qui fait éclater toute limite ; et nous dirons finalement : l'Esprit qui transfigure l'existence des hommes qui acceptent d'entendre sa sollicitation et ouvre l'espace véritable où peuvent se déployer leur désir et leur liberté.

Pour développer quelque peu ces lignes qui tendent à désigner déjà le lieu par excellence d'une méditation sur l'Esprit-Saint — la relation de Jésus à son Père — je vais prendre successivement trois thèmes :

- 1) la résistance des hommes à la vie relationnelle,
- 2) la dynamique de l'Esprit,
- 3) un autre art de vivre.

## La résistance des hommes à la vie relationnelle

On peut reconnaître d'abord que, dans sa dimension personnelle comme dans sa dimension collective — structurée par les rapports sociaux — la vie humaine est traversée par un idéal de maîtrise. Maîtriser les possibilités qui sont les nôtres, personnellement et collectivement : quel homme n'a pas fait ce rêve, si la vie lui a donné quelque chance d'expression ? Quelle société n'a pas inscrit cette utopie dans ses projets d'avenir ?

Cette maîtrise, les hommes l'envisagent habituellement dans le pouvoir, le savoir et l'avoir et nous savons d'expérience quelles passions ces mots peuvent recouvrir. Le pouvoir est toujours traversé par la tentation du pouvoir absolu, le savoir par la prétention de détenir la vérité, l'avoir par le désir d'avoir encore plus d'avoir Tout,

Et pourtant cet idéal de maîtrise est constamment démenti par les faits : c'est la grande leçon de l'histoire humaine, celle qui ne cesse de réouvrir le débat sur l'homme. L'homme veut s'appartenir et il ne s'appartient jamais. Les sociétés cherchent l'équilibre dans quelque contrat social, plus ou moins ambitieux, et cet équilibre les fuit. Pour qui est attentif à ces choses la

figure de l'homme prend dès lors un tour paradoxal : en quête de pleine affirmation d'eux-mêmes, les hommes ne parviennent pas à mettre enfin la main sur la clef de cette pleine affirmation.

Alors ? ...

Alors peut être entendue, pour qui veut bien l'entendre, un mot clef de l'Évangile de Jésus-Christ : le mot de « conversion ». Centrés sur eux-mêmes, les hommes ne se trouvent pas, le plus souvent même ils s'abiment jusqu'à se détruire. Cela veut sans doute dire que le secret de leur désir n'est pas en eux et que le mot Dieu qui n'a cessé d'affleurer sur les bouches humaines, de mille façons, a quelque sens. Allons très vite à l'essentiel — bien que ces quelques lignes évoquent déjà bien des débats entre les humains — et disons qu'écouter l'Évangile de Jésus-Christ c'est découvrir que l'homme n'est lui-même qu'en se décentrant de lui-même. L'homme est appelé à reconnaître qu'il appartient à un Autre. L'homme n'a d'avenir que soutenu, porté par un Autre que lui-même.

Ces petites phrases, pour qui veut bien les entendre, ouvrent un autre espace de vie : se convertir, c'est écouter l'Autre qui nous sollicite ; et écouter l'Autre qui nous sollicite, c'est se découvrir à jamais à distance de toute maîtrise possible de l'existence. L'idéal n'est pas dans la maîtrise, *il est dans l'attention à une relation que rien ne permet de délimiter, de circonscrire.*

A la lumière de cette relation, l'échange entre les hommes prend un autre sens : il ne peut s'agir d'aboutir historiquement à quelque stabilisation, à quelque figure ultime de cet échange ; il s'agit simplement de le vivre dans un partage dont les appels et les exigences ne cessent de se renouveler au long de nos itinéraires. Il s'agit de vivre notre fraternité humaine sans espérer épuiser le sens de cette fraternité. *Il s'agit d'apprendre et de réapprendre à vivre en fils d'un même Père*, sans que quiconque puisse espérer prendre la place de ce Père et parler en son nom. Le seul qui ait parlé en son nom l'a fait en qualité de Fils, et *c'est cet esprit de filiation qu'il nous a invités à découvrir comme le secret de nos vies* : un esprit qui, dès lors, résiste à la tentation de la puissance, à la prétention à la vérité comme à la séduction de l'avoir, un esprit simplement qui ouvre, met en route, invite à marcher vers Celui qui nous précède et que nul d'entre nous ne peut prétendre identifier. Cet esprit de filiation, en Jésus, et en ses disciples nous ouvre à la présence, à la dynamique de l'Esprit-Saint.

# La dynamique de l'Esprit

« Je suis le chemin, et la vérité et la vie » (Jean 14,6) nous a dit Jésus. A sa suite il nous invite à « aller »... à aller vers notre vérité d'homme sans prétendre la posséder de quelque manière. En Autre « EST » cette vérité et cet Autre nous a parlé en Jésus. Une dynamique nouvelle s'ouvre, toujours nouvelle parce que jamais maîtrisée, et dont la fécondité ne peut s'inscrire uniquement dans les limites de l'histoire que nous faisons, bien qu'elle ne cesse de renouveler les possibilités de cette histoire...

Dans cette dynamique, avant de penser « saisir », l'homme se découvre « saisi » par une Présence (cf. Phil. 3, 12) : saisi par une Présence qu'il ne peut saisir. Celui que les mystiques appellent l'Insaissable, l'Indicible, l'Inatteignable (il est bien d'autres expressions possibles du mystère de Dieu) a pourtant la proximité d'un appel qui creuse l'expérience humaine et lui permet de déployer son élan. Il a le « poids » d'un amour qui pèse comme une incitation à ne pas se crispier ni se fixer sur nos expériences ou nos réalisations si riches et séduisantes soient-elles. Il a la subtilité (que manifeste de manière si sensible l'humour des « spirituels », des « témoins de l'Esprit de Dieu ») et la vigueur d'un souffle qui convie à ne jamais s'arrêter sur le chemin de la vérité.

Ces quelques lignes utilisant les images de l'appel, du poids, de la subtilité, de la vigueur veulent tenter de cerner ce que l'on appelle les « manifestations de l'Esprit ». Ces manifestations ont pris très précisément la figure et la voix de Jésus-Christ, elles nous permettent d'approcher « sa docilité à l'Esprit ». *Jésus-Christ nous parle en nous tournant vers le Père et en manifestant ainsi son obéissance à l'Esprit qui l'anime dans sa Filiation divine.* Il ne veut pas être une idole répondant à nos désirs, il ne veut pas imposer sa puissance, il n'est pas le Messie tel que l'attendaient les Juifs, il ne peut être retenu dans le cadre de notre histoire (comme voudraient le faire Marie-Madeleine et les Apôtres). Il nous décentre, il nous invite à regarder à travers Lui au delà de Lui. En un mot, il fait la volonté du Père dans l'humilité de notre condition d'homme, et faisant cette volonté, il nous découvre *l'écoute de l'Esprit, et l'aventure de l'Esprit dans sa propre existence ; il lève un voile sur la profondeur et la fécondité de l'échange qu'il entretient avec le Père.*

Il nous introduit ainsi dans le don de l'Esprit qui est le signe



même d'une communion divine en constant travail : une communion qui ne cesse de donner, une communion qui est vie extatique, vie toujours projetée hors d'elle-même et non pas vie contenue dans les limites d'une autarcie jalouse. *Cela nous apparaît au cœur du drame de la Croix* : le Fils obéit au Père jusqu'au don de lui-même, tout comme le Père accepte de livrer son Fils, de l'abandonner au monde des hommes, de se déposséder de ce qu'il a de plus cher au point d'entendre ce Fils lui crier au cœur de l'agonie : « Mon Dieu, Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? »

La croix du Christ nous ouvre à ce mystère de dépossession réciproque entre le Père et le Fils (on parle ainsi en théologie de l'abaissement du Fils, de son « anéantissement », de sa « kénose » — cf. Phil. 2,6-11), mystère de dépossession réciproque où les distances demeurent irréductibles, sans confusion possible : l'unité divine n'est pas l'unité de l'indistinction ni de la fusion primordiale. Et pourtant mystère de communion, dans le jeu des relations du Père et du Fils, qui s'exprime dans le don, l'extase de l'Esprit, le souffle de la Pentecôte.

La symbolique chrétienne trouve là sa source fondamentale, symbolique chrétienne qui permet en effet de parler d'un Dieu d'amour, d'un Dieu dont l'amour est l'essence même. Et cette symbolique centrée sur la croix et la résurrection de Jésus-Christ ouvre au désir de l'homme l'espace inépuisable qu'il ne cesse de requérir. Ce qu'il requiert en effet, ce n'est pas l'achèvement, l'accomplissement placé sous le signe du repos, de la paix tranquille du sommeil. Mais ce qu'il requiert c'est la vie échangée, partagée où la plénitude n'est jamais l'équivalent d'une possession, d'une saisie, d'un avoir d'une puissance conquise, gardée jalousement, mais où elle apparaît au contraire comme un don que l'on n'a jamais fini d'échanger, de renouveler, et de proposer à nouveau ; en un mot comme une réciprocité amoureuse.

Jésus-Christ témoigne de cet échange, de ce don réciproque dans sa mort et sa résurrection, l'Esprit en est la manifestation, le fruit. Cette manifestation éclate à la naissance de l'Eglise, à la Pentecôte : elle ouvre les disciples au sens de la parole et des actes de Jésus, elle les introduit dans le mystère pascal : « Dieu l'a ressuscité ce Jésus que vous, vous avez crucifié » (Actes 2,36). Ils sont appelés à vivre de l'échange du Père et du Fils dans la mission qui leur est confiée : ils sont appelés à manifester le fruit de cet échange comme le salut décisif, l'amour qui purifie et réconcilie. Ils témoignent ainsi du don de l'Esprit : l'espace de la vie de Dieu est infiniment ouvert aux hommes.

Vivre selon l'Esprit à cette lumière, c'est vivre l'aventure d'une relation dont l'espace brise tous les « cercles » de nos relations. C'est vivre l'aventure d'une réponse que nous n'avons jamais fini de formuler dans notre itinéraire terrestre mais qui est pourtant constamment guidée par la Promesse que nous discernons dans la mort et la Résurrection de Jésus-Christ. C'est vivre finalement d'un souffle libérateur qui répond à l'attente secrète de notre liberté, mais en ne cessant de déplacer le lieu de cette attente jusqu'à nous faire voir dans la mort le seul « lieu » où cette liberté puisse être vraiment révélée à elle-même.

L'Esprit Saint dans notre vie, c'est le lent déploiement de notre liberté de fils, dans l'histoire qui est la nôtre, jusqu'à reconnaître que cette histoire ne peut ni la définir ni la contenir. Cette histoire appelle sa transfiguration, comme nous le signifie la Résurrection de Jésus-Christ. Ce travail de déploiement engendre un autre art de vivre où les chrétiens peuvent découvrir et faire sentir à leurs frères le prix et la saveur de la foi.

## Un autre art de vivre

On pourrait peut-être introduire à cet autre art de vivre par cette formule : « avoir les pieds sur la terre et ne pas s'en laisser compter pourtant par les choses de la terre ».

Vivre selon l'Esprit, ce n'est pas en effet vivre une évasion spirituelle, un rêve mystique, c'est bien assumer notre condition d'homme avec les tâches et les responsabilités historiques qui nous reviennent, mais c'est l'assumer en la reconnaissant traversée d'une *vocation* dont aucune réalisation humaine ne peut rendre compte. C'est ce que veut nous faire comprendre St Paul lorsqu'il écrit d'une manière provocante et paradoxale (c'est pourquoi, d'ailleurs j'ai choisi ce texte) : « Voici ce que je dis, frères : le temps est écourté. Désormais, que ceux qui ont une femme soient comme s'ils n'en avaient pas ; ceux qui pleurent comme s'ils ne pleuraient pas, ceux qui se réjouissent comme s'ils ne se réjouissaient pas, ceux qui achètent comme s'ils ne possédaient pas, ceux qui tirent profit de ce monde comme s'ils ne possédaient pas vraiment. Car la figure de ce monde passe ». (1 Cor. 7. 29-31). On comprend mal ce texte si on y voit avant tout la marque d'un certain pessimisme chrétien face à ce « bas-monde », si l'on y lit avant tout un esprit de fuite et d'évasion.

Il s'éclaire bien davantage lorsqu'on y lit l'invitation à *vivre, à respirer à la mesure qui est la nôtre* et qui nous dépasse pourtant radicalement. Et si St Paul est paradoxal et provoquant, c'est qu'il sait d'expérience que nous sommes durs d'oreille face à cette invitation.

Cette mesure, nul ne peut prétendre vraiment la mesurer, si grande soit sa réussite amoureuse, familiale ou sociale. L'homme en effet s'abîme chaque fois que son intelligence (sous couvert de science, de technique, de progrès) ou que sa volonté (sous couvert d'ambition, d'ordre à imposer, de puissance à instaurer) tendent à mesurer cette mesure de lui-même. Ce faisant, il aboutit toujours à un monde clos, étouffant où l'absurdité et la désespérance inscrivent leurs traits sur les visages.

L'art de vivre selon l'Esprit, c'est l'art de respecter le mystère des êtres, des choses et surtout de nous-mêmes ; c'est par suite l'art d'apprendre le prix des rencontres et des événements qui nous marquent : ils sont toujours riches de plus que ce que nous pouvons dire et comprendre. C'est enfin l'art d'espérer sans prétendre mettre la main sur l'enjeu de cette espérance, l'art par excellence qui réintroduit dans la vie des familles, des groupes et des ensembles sociaux le sens d'un possible qui n'est jamais prédéterminé par le poids du passé, ni par le poids des structures, des contraintes et des contradictions du présent.

Il s'agit d'un art de vivre qui nous réapprend la simplicité, cette simplicité que nous paralysons dans l'encombrement de nos richesses, la rigidité de nos analyses et les carcans de nos structures sociales ; cette simplicité qui pourtant redonne au « vivre ensemble » la fraîcheur des sources vives... ce que nous expérimentons dans certaines rencontres où nous prenons le temps de nous écouter.

A travers cet art de vivre « autre chose » en effet ne cesse de parler, « autre chose » qui n'est pas que notre argent, notre travail ou notre statut social, autre chose qui est simplement le mystère de notre liberté humaine attirée par Celui qui la sollicite au plus profond d'elle-même. Cet « autre chose » a la fragilité d'un souffle, il est soumis à nos caprices et nos humeurs, il est souvent annihilé par l'« horizon construit et élaboré de nos cadres de vie, mais il est toujours là, comme une Présence indéfectible qui réanime le cœur et l'esprit de celui qui accepte de faire quelque peu silence et d'écouter l'Autre qui veut parler en lui.

Cet « autre chose » nous l'avons nommé l'Esprit Saint à la lumière de l'Évangile de Jésus-Christ, en indiquant avant tout qu'il parle *dans la relation de Jésus à son Père*, dans cette relation où le don et l'obéissance, la parole livrée et l'écoute se rencontrent pour nous signifier, dans la croix et la résurrection, la mesure de l'amour qui nous provoque. Cette mesure est la Pentecôte dont vit l'Église et dont elle a à témoigner — un souffle extatique qui ne cesse de la sortir d'elle-même et de la relancer sur les chemins de l'histoire.

# Propositions sur la culture

*J. M. Ploux*

---

Culture arabo-islamique ? culture occidentale ? culture ouvrière ? culture marxiste ? : un essai pour s'entendre sur les mots...

J'avancerai quelques propositions en cinq points :

1. Eléments constitutifs d'une culture.
2. Définition proposée.
3. Culture et rapports sociaux.
4. Cultures et nature.
5. Rencontre des cultures.

## *Eléments constitutifs d'une culture*

A) Le premier élément par lequel on caractérise une culture, le premier aussi par quoi se manifeste la différence de culture, sans doute aussi le plus profond, c'est *la langue*. (C'est d'ailleurs sur ce modèle que j'essaierai de cerner la notion de culture).

Une langue c'est un système de signes communs à un groupe social pour communiquer.

\* système :

un ensemble organisé, structuré, fonctionnel obéissant à deux principes :

— un principe de cohérence, de conserva-

tion, d'autorégulation par lequel toute modification d'un élément du système est intégrée dans le tout ou rejeté.

— un principe de transformation par lequel l'ensemble s'adapte à toute nouvelle situation ou fonction.

Chaque système, selon les éléments qui le constituent et les combinaisons possibles de ces éléments, est caractérisé par un seuil d'élasticité : rapport entre ces deux principes de conservation et de transformation.

La prédominance du premier fait de la langue une langue morte, celle du second dissout la langue : ex. : le français !

\* signes :

les différentes unités dont la valeur vient de leur différenciation par opposition et dont les combinaisons permettent de renvoyer à telle ou telle réalité,

— mais selon un rapport arbitraire car l'animal qui fait « ouah, ouah ! » par exemple, est dénommé : « chien », « Hund », « kalb » etc.

\* Une langue se présente donc comme un code spécifique qui met en œuvre un certain nombre de possibilités physiques et logiques à l'exclusion d'autres. (Alors que le français retient b et p, f et v, l'arabe rejette p et v...)

C'est donc un choix parmi plusieurs possibles et une manière spécifique d'enchaîner et de combiner ces possibles. Naturelle-

ment ce code et son usage (règles de grammaires et de discours) se transmettent par apprentissage.

*MAIS si l'usage de ce code permet de désigner la réalité et de communiquer, il impose aussi une certaine appréhension de cette réalité et un mode de communication.*

## Deux exemples :

Le premier concerne les mots et je l'emprunte à Hjelmslev. En français nous distinguons l'*arbre*, le *bois* (matière ou groupe d'arbres), la *forêt*. En allemand, *Baum* recouvre le terme arbre ; mais *Holz* ne recouvre que partiellement le mot bois, et *Wald* recouvre le reste de « bois » et forêt. Deux mots seulement en danois :

---

Français	Allemand	Danois
arbre	Baum	trae
bois	Holz	
forêt	Wald	skov

ou pour les couleurs :

---

Français	Gallois
vert	gwyRDD
bleu	glas
gris	
brun	llwyd

---

Le second concerne la grammaire :

parler d'accompli ou d'inaccompli et non de passé, présent et futur, implique non seulement une manière différente de concevoir le temps mais une manière autre de concevoir la réalité. (A partir de l'action ou à partir du sujet de l'action par exemple).

B) Il y a d'autres éléments dans la culture :

— les règles de politesse et de « savoir vivre ». Laisser quelque chose dans son assiette est ici considéré comme marque de dégoût, là comme effet de rassasie-ment. Oter son chapeau est marque de déférence, ailleurs il faut le garder...

- l'habillement et la mode vestimentaire.
- la manière de faire la cuisine : le bouilli (pot-au-feu) pour l'usage familial, le rôti (méchoui) pour les invités extérieurs...
- l'habitat et l'architecture.
- l'outillage et la manière de s'en servir.
- les mythes, contes et légendes avec leurs variantes, etc.
- les structures de parenté, etc.

Or de tous ces éléments on pourrait dire ce qui a été dit de la langue : ils sont structurés en systèmes et codifiés de telle sorte qu'ils peuvent être transmis par apprentissage.

Mais si ces médiations que sont la langue, les règles de conduites sociales, les règles de structuration de l'environnement (habitat, travail etc.), permettent le jeu des relations sociales et structurent les hommes en leur humanité, elles imposent des formes d'existence humaine.

## Définition proposée

D'où la définition proposée :

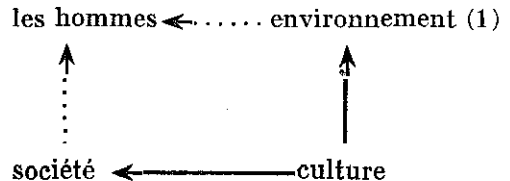
**Culture** : L'ensemble articulé des médiations symboliques et la fonction médiatrice, par lesquelles un groupe humain donné se constitue et est institué comme tel, vit son rapport à la nature et aux autres groupes humains dans l'espace et dans le temps. Ces médiations s'expriment en des codes divers, articulés en systèmes.

(1) Environnement = nature + œuvres de l'homme.

Il y a interaction constante entre : ces médiations qui pour être utilisables doivent être permanentes et transmissibles,

**l'environnement naturel et social** dont la maîtrise est commandée par ces médiations,

**l'histoire des hommes** structurés par ces médiations mais obligés d'adapter ces médiations pour faire face à la nouveauté des situations historiques. (Evolution des techniques, modifications économiques, sociales, politiques, rencontres d'autres groupes sociaux).



De tous ces éléments ou médiations on peut dire qu'ils sont les sous-ensembles d'un ensemble qu'on peut appeler culture.

## Trois remarques :

- 1) par symbolique je veux souligner deux choses entre autres :
  - ces médiations sont sociales et, comme telles, devancent tout individu, s'imposent à lui comme au groupe social dont elles sont condition d'existence.
  - ces médiations sont pour une part arbitraires : elles ne reflètent jamais la réa-

lité. Elles sont ouvertes et peuvent entrer en des combinaisons diverses, évoluer, permuter, etc.

Enfin elles comportent en elles-mêmes une sorte de creux, de case vide, de « non-lieu » : en effet aucun système humain, tant qu'il est humain, n'est un système clos. Il comporte en soi la place de l'exception, de la refondation possible à partir d'un autre lieu et, plus simplement encore, la possibilité de la communication.

2) il faut entendre par culture à la fois le

contenu : les codes transmissibles, et la fonction : les modes propres d'utilisation de ces codes dans les rapports humains de production, d'échange, etc.

3) toute culture est relative :  
condition de relation  
non absolue car particulière.  
(elle représente un ensemble de « choix »).

Si l'on s'accorde sur ce qui précède : parler de culture occidentale ne veut rien dire. (On pourrait tout au plus parler de civilisation occidentale... et c'est bien flou (2) !)

## *Culture et rapports sociaux*

Lorsqu'on passe par exemple d'une situation où l'on travaillait la terre avec un araire tiré par une bœuf, dans une économie de subsistance et de troc, au sein d'une société patriarcale, à une situation d'industrialisation et d'urbanisation, avec économie de marché, famille conjugale, etc, l'ensemble des médiations évoqué plus haut change plus ou moins rapidement :

- du « patois » on passe au français,
- les relations hommes/femmes, parents/enfants changent,
- la structuration de l'environnement se modifie : on ne se comporte pas de la même manière avec un âne et avec un tracteur... et ça ne fait pas le même type d'homme !

Les cultures passent ainsi par des crises résultant de changements sociaux idéolo-

giques, politiques, économiques. En principe tout système culturel est capable d'évoluer. En réalité certains systèmes sont plus « économiques » que d'autres ; ils permettent plus de possibilités avec moins de moyens (l'alphabet plus économique que le cunéiforme ou les hiéroglyphes).

Mais surtout aucune culture n'existe indépendamment du jeu des rapports sociaux et de leurs transformations dans l'histoire, c'est-à-dire indépendamment des conditions déterminées dans lesquelles les hommes entrent en relation dans le cours de la production, des échanges, de la consommation.

Autrement dit les cultures existent dans des rapports de force. La langue occitane, trois fois plus riche que le français, a disparu dans des circonstances historiques précises : politiques et économiques.

(2) « Culture marxiste » ? cela me laisse rêveur. L'idéologie dans la mesure où elle influence les rapports sociaux a des incidences culturelles indéniables... mais parler de « culture marxiste » me paraît un abus de langage.



Peut-on alors parler de « culture ouvrière » ? en un certain sens, oui. L'industrie dans ses différentes phases d'évolution technique et économique impose à l'ouvrier, qu'il soit à Troyes, Casablanca ou Hong-Kong, un certain mode de relation à la nature et aux autres hommes par l'usage des mêmes outils, selon les mêmes normes.

Mais en réalité ce qui est imposé aux ouvriers situés dans des rapports sociaux similaires à un même stade de développement des forces productrices, c'est une manière identique de s'approprier ou de se désapproprier les médiations de leur culture. La déculturation n'étant rien d'autre que la perte ou l'appauvrissement des codes, des médiations qui lui permettraient de se situer. Dans ces conditions parler sans plus de précision de « culture ouvrière »

c'est risquer de masquer un phénomène de déculturation lié à l'exploitation de classe. Comment comparer la richesse des médiations mises en œuvre par un forgeron de village à travers son métier et celles qui sont en jeu pour un O.S. sur la chaîne... ?

Enfin la culture se transmet de génération en génération par apprentissage et cela n'est pas indépendant des rapports sociaux : on souligne assez l'inégalité des chances au plan scolaire pour qu'il faille encore insister...

Aussi faut-il ajouter à la définition proposée :

« Transmis par apprentissage les systèmes de médiations sont appropriés et transformés par les hommes dans le jeu des rapports sociaux ».

## *Cultures et nature*

Deux positions extrêmes :

- Seule existerait LA Nature humaine fondement de toute communication et, pour les chrétiens, de l'universalité du salut réalisé pour tout homme en Christ ... Elle serait l'être de l'homme, son essence toute faite de toute éternité... Les cultures ne sont alors que manifestations superficielles, variations secondaires. On a le même rapport de nature à culture que de corps à vêtements...
- Diversité des cultures irréductibles. L'humanité chemine sur des voies parallèles ou divergentes. Les hommes sont tellement structurés par les médiations culturelles que toute communication est impossible.

\* Ces deux positions me paraissent insoutenables. Elles sont démenties par l'expérience et par l'histoire. Alors que l'Eglise a soutenu l'idée de la Nature humaine, toute son histoire, depuis les premiers conciles jusqu'aux modernes condamnations, est une perpétuelle bataille sur les mots ! Preuve que les médiations culturelles ne sont pas un simple vêtement...

Ce qui me semble — entre autres aspects — caractériser l'homme, c'est l'indétermination de sa nature. Alors que l'animal est intérieurement « programmé » par les codes de ses instincts l'homme trouve pour l'essentiel son programme à l'extérieur, dans le stock d'informations culturelles, de médiations qui lui sont transmises par éducation et apprentissage.

Nous n'existons comme hommes particuliers que selon les structures culturelles qui commandent nos rapports à l'environnement social et naturel.

La nature de l'homme c'est de ne pouvoir exister que selon une culture... L'homme s'hominise de manière particulière par une culture.

On pourrait dire, en utilisant le vocabulaire de la paléontologie, que la nature humaine c'est le seuil de l'hominisation: c'est-à-dire rien, sans l'humanisation par laquelle

le l'homme se produit lui-même, et pourtant la condition de cette humanisation. Si l'on veut parler de « nature » il faut en parler comme de cette structure spécifique qui caractérise l'homme mais qui n'existe que dans et par des cultures particulières. Comme il n'existe pas de Culture Idéale qui définirait l'homme parfait, ni antérieurement à nos jours, ni au terme de l'évolution, ni par extraction, il n'y a pas non plus de Nature humaine à laquelle on puisse se référer comme à un modèle...

## *Rencontre des cultures*

Dès lors, si l'homme est à ce point particularisé par une culture, si elle informe sa vie, commande l'appréhension de la réalité, peut-on parler de rencontre des cultures ?

Certainement pas en termes d'adaptation comme si on changeait de culture comme de vêtement... la culture ça colle à la peau !

Certainement pas en termes de traduction. Chaque culture a sa manière spécifique de structurer la réalité et ces structures ne se recouvrent pas terme à terme ; en ce sens, toute culture est irréductible : traduire c'est toujours trahir. Il ne suffit pas de connaître une langue (mais c'est nécessaire !) pour communiquer avec un autre selon sa culture.

Une rencontre des cultures demande que l'on fasse un détour par une expérience commune. Il s'agit de partager la vie des autres de telle manière qu'on entre autant que possible dans le style de rapports qu'ils entretiennent avec l'environnement social et naturel. On ne passe d'un code à l'autre,

d'un système à l'autre, que par la participation à une commune expérience là, précisément, où les hommes se font sur la base de leur structure spécifique et dans les conditions déterminées de leur existence (médiations culturelles et rapports sociaux). Cela sous-entend deux choses : que les médiations culturelles soient bien symboliques ; que les hommes aient cette capacité à créer (et non à répéter comme l'animal) qui s'appelle la liberté. Admettre que toute rencontre culturelle est modification des cultures en présence.

(Bien entendu la foi se vit et s'énonce selon les médiations d'une culture... Si l'on ne veut pas privilégier indûment les formes culturelles du passé, il faut admettre et que la foi au Christ peut-être vécue selon d'autres cultures et que le contenu de cette foi n'est pas clos avec ce qui en a été exprimé jusqu'à aujourd'hui. Cela pose, entre autres, la question de l'Eglise pour que la foi diffractée dans une multiplicité culturelle soit toujours foi au Christ...)